



[www.comptoirlitteraire.com](http://www.comptoirlitteraire.com)

André Durand présente

**l'intérêt de l'action**

**dans**

***‘ ‘À la recherche du temps perdu’ ’***  
**(1913-1927)**

**roman de Marcel PROUST**  
(3000 pages)

On trouve ici les points suivants:

- Une oeuvre autobiographique (page 2)
- Une trame complexe (page 5)
- Une structure désordonnée (page 6)
- Un déroulement lent (page 10)
- Une chronologie manipulée (page 12)
- Un texte trop sinueux (page 17)
- Un point de vue vacillant (page 19)
- Des personnages changeants (page 21)
- Des tons variés (page 23)
- D'énormes invraisemblances (page 36)
- De regrettables étourderies (page 38)
- Conclusion (page 39)

(la pagination est celle de l'édition de la Pléiade en trois volumes)

**Bonne lecture !**

## Une oeuvre autobiographique

En octobre 1912, Proust écrivit au prince Antoine Bibesco : « *Il m'est impossible de t'expliquer dans une lettre ce que j'ai voulu faire dans mon livre* ». Cependant, lui qui, rarement dans les milliers de lettres qu'il a écrites avait dit quoi que ce soit de son travail d'écriture, alla tout de même cette fois-ci assez loin, ajoutant : « *L'ouvrage est un roman ; si la liberté de ton l'apparente semble-t-il à des Mémoires, en réalité une composition très stricte (mais à ordre trop complexe pour être d'abord perceptible) le différencie au contraire extrêmement des Mémoires : il n'y a dedans de contingent que ce qui est nécessaire pour exprimer la part du contingent dans la vie. Et par conséquent dans le livre, ce n'est plus contingent. Si personnelles qu'aient pu être mes impressions, je ne les considère que comme la manière d'entrer plus avant dans la connaissance de l'objet.* » Il a aussi, dans une lettre à René Blum, présenté ce livre étrange qu'est "*À la recherche du temps perdu*" comme une « *espèce de roman* », précisant : « *C'est encore du roman que cela s'écarte le moins. Il y a un "Monsieur" qui raconte et qui dit "je" ; il y a beaucoup de personnages ; ils sont préparés dès ce premier volume ; c'est-à-dire qu'ils feront dans le second exactement le contraire de ce à quoi on s'attendait dans le premier. Au point de vue de la composition, elle est si complexe qu'elle n'apparaît que très tardivement quand tous les "thèmes" ont commencé à se combiner. C'est un livre extrêmement réel, mais "supporté" en quelque sorte, pour imiter la mémoire involontaire par des réminiscences brusques.*»

S'il a fait allusion à des mémoires, c'est qu'en effet on pourrait en voir dans ce livre dont il avait d'ailleurs trouvé le modèle dans les "*Mémoires*" de Saint-Simon, qui furent une de ses grandes lectures, auxquels il fit d'ailleurs souvent référence. Mais le mémorialiste raconte les événements de la vie publique dont il a été le témoin et parfois même l'acteur, ne parle guère, en règle générale, de sa vie privée et de ses sentiments intimes. Les mémoires, en fait, appartiennent au genre historique.

Au contraire, "*À la recherche du temps perdu*", comme ces ébauches que furent "*Jean Santeuil*" et "*Contre Sainte-Beuve*" (car nota Proust : « *Les grands littérateurs n'ont jamais fait qu'une seule oeuvre, ou plutôt réfracté à travers des milieux divers une même beauté qu'ils apportent au monde.* »), appartient bien aux oeuvres intimes, reflète une prise de conscience aiguë de la personne, la narration tenant davantage, comme l'ont prouvé les biographies et, en particulier, celle de George Painter, aux faits mêmes de la vie même de Proust, étant une confidence, une confession, presque un journal intime. Cependant, manifestant cette ambiguïté, cette ambivalence ou même cette duplicité qui domine sa personnalité et son oeuvre, il avait, d'une part, dans "*Contre Sainte-Beuve*" réfuté la méthode du critique, qui expliquait l'oeuvre en s'appuyant sur la vie de l'auteur, pour mieux se prémunir d'une telle élucidation au moment où il s'appropriait à n'écrire qu'à partir de sa vie, a prétendu que : « *Le personnage qui raconte, qui dit "Je" (et qui n'est pas moi)...* » ; et, d'autre part, avant la rédaction, il a annoncé qu'il voulait dire dans son oeuvre tout ce qui lui tenait à cœur, faire la somme de sa vie, rendre compte de la totalité de son expérience ; dans une lettre citée par Léon-Pierre Quint, il confia : « *C'est un livre extrêmement réel [...] Une partie du livre est une partie de ma vie que j'avais oubliée et que tout d'un coup, je retrouve en mangeant un peu de madeleine que j'avais trempé dans du thé.*» ("*Comment parut Du côté de chez Swann. Lettres de Marcel Proust à René Blum, Bernard Grasset et Louis Brun*", [pages 151-152]) ; enfin, en 1920, dans son article sur le style de Flaubert, il a admis que le personnage disant « je » était quelquefois lui-même.

Dans "*À la recherche du temps perdu*", on retrouve les souvenirs d'enfance (en particulier, l'épisode du baiser du soir) qui figuraient déjà dans "*Jean Santeuil*", oeuvre dont le caractère autobiographique est attesté. Et on constate une constante coïncidence entre la biographie de Marcel Proust et celle du narrateur. Il est indiqué, à deux reprises, que celui-ci est prénommé Marcel (Albertine « *disait* : "*Mon*" ou "*Mon chéri*", suivis l'un ou l'autre de mon nom de baptême, ce qui, en donnant au narrateur le même prénom qu'à l'auteur de ce livre, eût fait : "*Mon Marcel*", "*Mon chéri Marcel*". » [III, page 75] - « *Quel Marcel ! Quel Marcel !* » [III, page 157]), d'où le choix d'indiquer constamment ce nom dans ces analyses. Il était, comme l'auteur, un asthmatique hypersensible et névrosé. Il s'intéressa lui aussi à Ruskin : « *Je prendrais des notes relatives à un travail que je faisais sur Ruskin* » (III, page

645), « une traduction de "Sésame et les lys" de Ruskin que j'avais envoyée à M. de Charlus » (III, page 833).

Mieux encore, Proust mentionna, dans "À la recherche du temps perdu", des personnes qu'il connaissait personnellement. Il le souligna en un cas, tout en en profitant pour émettre d'autres allégations de fiction pure qui sont tout à fait contestables : « Dans ce livre où il n'y a pas un seul fait qui ne soit fictif, où il n'y a pas un seul personnage "à clefs", où tout a été inventé par moi selon les besoins de ma démonstration, je dois dire ici à la louange de mon pays que seuls les parents millionnaires de Françoise ayant quitté leur retraite pour aider leur nièce sans appui, que seuls ceux-là sont des gens réels, qui existent. Et persuadé que leur modestie ne s'en offensera pas, pour la raison qu'ils ne liront jamais ce livre, c'est avec un enfantin plaisir et une profonde émotion que [...] je transcris ici leur nom véritable : ils s'appellent, d'un nom si français d'ailleurs, Larivière. » (III, page 846). Sont présents aussi dans le texte sous leur nom véritable : Bertrand de Fénélon dont il écrit qu'il l'« eut pour ami le plus cher », qu'il fut « l'être le plus intelligent, bon et brave, inoubliable à tous ceux qui l'ont connu » (II, page 771) et les deux jeunes « courrières » de Balbec auxquelles Marcel s'était « lié d'une amitié très vive quoique très pure » : « Mlle Marie Gineste et Mme Céleste Albaret » (II, page 846), qui furent présentées comme étant au service d'une vieille dame étrangère mais se conduisirent en fait comme si elles étaient attachées depuis longtemps à la personne de Marcel. Or, en 1914, Céleste Albaret, qui se fit parfois aider de sa soeur, Marie Gineste, entra au service de Proust, devint sa gouvernante, tous ceux qui essayaient de rendre visite à l'écrivain devant passer par elle. Elle est donc « la clé » pour la servante Françoise. Les parents de Marcel ressemblent bien à ceux de l'auteur, avec quelques différences toutefois, le père étant directeur « dans un ministère » qui devrait être celui des affaires étrangères, d'où ses rapports étroits avec le baron de Norpois qui est un diplomate. De Swann, Marcel dit qu'il devra peut-être quelque survie à celui qu'il devait « considérer comme un petit imbécile » mais qui en a fait « le héros d'un de ses romans » (III, page 200).

Des « clés », on peut en proposer bien d'autres (et on le fera au moment d'examiner chacun des personnages les plus importants), même si elles n'expliquent pas toujours en entier les personnages, d'autant plus que, pour les composer, Proust se livra à un travail de condensation à partir de plusieurs personnes réelles. Et, autre preuve du fait que, de sa vie à son oeuvre, il n'y avait qu'un pas, il a froissé nombre de ses relations qui se sont reconnues dans tel ou tel personnage. Toujours ambivalent, il s'en est, d'une part, défendu et, d'autre part, a considéré qu'il pouvait se permettre une entreprise de prédation en la sublimant en quête symbolique, qu'il avait le droit d'utiliser des êtres réels pour une oeuvre littéraire, car il les faisait passer du particulier au général, et, surtout, conjurait ainsi la souffrance que lui avait causée ses rapports avec eux, en alléguant que l'être humain peut être réduit sans dommage à l'état d'un simple matériau, même noble.

"À la recherche du temps perdu" est donc une autobiographie qui, comme toutes les autobiographies, évoque les aléas d'une existence privée dont elle fait la somme pour en dégager un portrait de soi. Et, au sujet de cette biographie d'une personne faite par elle-même, se posent tous les problèmes de l'autobiographie. La conciliation est plus difficile à obtenir que dans le cas du journal intime et dans celui de la correspondance entre le désir de sincérité et l'inévitable distorsion que le temps d'abord, l'écriture ensuite vont lui faire subir. Alors que l'auteur d'un journal ou celui de lettres parlent d'événements actuels ou récents que le souvenir n'a pas pu encore déformer, qu'ils en parlent à eux-mêmes ou à des proches pour lesquels ils n'auraient pas de raisons de dissimuler ou des raisons qui rendent la dissimulation facile à déceler, l'autobiographe compose une narration qui couvre une suite temporelle suffisante pour qu'apparaisse le tracé d'une vie : il ne peut pas se contenter d'un portrait. Comment va-t-il restituer ce passé qui n'a pu que lui échapper d'une façon ou d'une autre? n'est-il pas obligé, comme le remarqua André Gide, de « présenter comme successifs des états de simultanéité confuse »? va-t-il dater avec précision les divers moments de sa rédaction et faire retour sur lui-même au moment où il écrit : le journal intime vient alors contaminer l'autobiographie et l'autobiographe devient par instants un diariste ; va-t-il au contraire contaminer le récit de sa vie par celui d'événements dont il a été le témoin distant?

Marcel exposait le point de vue qui, à travers les années, avait été le sien. Mais les souvenirs de l'enfance, c'était l'homme mûr qui les racontait, et à la lumière de tout ce qu'il avait appris depuis. Il ne lui était pas possible de raconter l'être qu'il fut sans le faire avec le regard de l'être qu'il était. Si bien que Proust en vint de plus en plus à mêler ses commentaires à lui aux impressions de Marcel. Le lecteur entre ainsi dans un monde de pensées autant que dans un univers fictif. Des développements généraux de plus en plus importants furent de plus en plus insérés et firent subir au roman une importante métamorphose.

Comme le texte se partage sans cesse entre le récit et son commentaire, cette oscillation ne manque pas de poser quelques problèmes quant à l'authenticité. Comment l'autobiographe peut-il observer une sincérité absolue quand, en lui, s'obstine à agir l'autre qui lira et qui, d'une manière ou d'une autre, constitue son écriture, pénitente ou provocante? On a pu parler de « pacte autobiographique » pour désigner l'enjeu de toute écriture de soi : la fusion, dans cette entreprise rétrospective, de l'auteur et du narrateur engagerait celui qui s'y livre à la plus objective sincérité. Mais du « misérable tas de secrets » dont s'est moqué Malraux qui constitue notre moi, chacun voudrait pouvoir, par l'alchimie de l'écriture, tisser une trame cohérente au bout de laquelle un être surgirait, qui serait soi, unique et irremplaçable. Peu d'entre nous en effet échappent à l'éparpillement de l'existence, comme à la volonté de lui donner du sens. On raconte donc sa vie pour se justifier des fautes qu'on a commises ou qu'on estime nous avoir été imputées à tort, pour céder au plaisir de raconter et de revivre des moments heureux, pour voir plus clair en soi, organiser le chaos de sa vie intérieure, pour laisser un témoignage, viser une certaine exemplarité, pour sauver le passé de l'éphémère et s'opposer à la mort. Tous ces motifs ont pu animer Proust.

Les éléments vécus étant tout de même transposés, transfigurés, car écrire sur soi équivaut donc toujours à une organisation, à un tri même lorsque la perspective qu'on emprunte n'est pas celle de l'hagiographie, on pourrait même proposer l'idée que Proust avait déjà fait ce qu'on appelle aujourd'hui une autofiction, qu'il peut être considéré comme un initiateur de ce prétendu genre littéraire très développé en France, défini comme « affabulation de soi », mais qui n'est en fait qu'un déguisement du roman autobiographique. Il serait même un beau représentant de cette variante de l'autofiction qu'est l'affabulation spéculaire, dans laquelle l'écrivain adopte une posture « réfléchissante » par laquelle il s'immisce dans sa fiction pour en proposer un mode de lecture. La vie de l'auteur s'y confond avec l'œuvre où son « moi » apparaît éclaté, étant à la fois lui-même et pas lui-même.

Alors qu'en 1912 Albert Thibaudet s'était opposé à l'envahissement du roman par la fiction de soi en formulant : « Le romancier authentique crée ses personnages avec les directions infinies de sa vie possible, le romancier factice les crée avec la ligne unique de sa vie réelle. Le vrai roman est comme une autobiographie du possible », Proust fit donc subir au genre une déviation capitale : il ne s'agissait plus pour lui de raconter une histoire, mais d'élucider le contenu d'une conscience. L'enchaînement des événements le cédait à la survie des états d'âme. La perception de l'univers sensible de l'espace et du temps devenait le sujet même de l'œuvre. Le monde extérieur, expression qui justement perdait sa signification, n'était plus le décor d'une action quelconque ; il était perçu par une conscience. Proust tenait registre des sensations d'une vie. Il n'y avait plus les choses d'un côté, les êtres humains de l'autre ; on assistait à une communion de l'âme et du monde. Il opérait une révolution romanesque parce que la matière même de son œuvre était faite des complexes résonances, en une âme ultra-sensible, des apparitions du monde extérieur. Il prétendait moins imposer au lecteur un univers fictif qu'il ne s'attachait à interpréter les signes qu'il percevait. L'aventure de la mémoire débouchait sur la passion de la vérité. Au mouvement régressif d'une conscience soucieuse de récupérer la totalité de son contenu, se superposait un double mouvement : celui d'un être qui, au fil des jours, cheminait lentement vers la vérité, et celui d'un esprit qui cherchait à percer le secret des apparences, à déchiffrer les signes de la mémoire, de l'amour et du monde. Ce faisant, il retrouvait les ambitions qui avaient été celles du poète symboliste, déchiffreur des « confuses paroles » que le monde profère.

---

## Une trame complexe

Dans cette immense masse qu'est "*À la recherche du temps perdu*", qui n'est pas un roman au sens traditionnel du terme, il faut, pour essayer de la dominer, distinguer plusieurs pistes sur lesquelles se déroule le texte :

- La piste, qui s'ouvre, au début du premier volume, dès le fameux incipit : « *Longtemps, je me suis couché de bonne heure* », de l'enfance très prolongée de Marcel, enfant asthmatique, nerveux et faible, maladivement attaché à sa mère (deux des sommets dramatiques d'"*À la recherche du temps perdu*" étant, au début, l'attente angoissée du baiser de la mère, et, à Venise, l'angoisse de rester seul sans elle), protégé par des parents vigilants et toujours semblables à eux-mêmes, qui lui ont donné sur le monde de rassurantes certitudes, ce qui ne l'empêche pas de porter en lui les germes de l'inquiétude. Cette enfance, il réussit à en restituer dans toute leur fraîcheur les souvenirs en découvrant fortuitement comment une sensation peut ressusciter le « *temps perdu* » (car oublié, enfoui dans la mémoire de l'inconscient) : c'est l'expérience fondamentale de la madeleine (pour une analyse, voir PROUST - la madeleine).

- La piste d'"*Un amour de Swann*", petit roman dans le roman, récit à la troisième personne plus ramassé que les autres et qu'on peut lire indépendamment des autres tomes (et qui est souvent la seule partie d'"*À la recherche du temps perdu*" que le grand public lise), retour en arrière dans la vie du grand bourgeois dilettante qu'est Swann, histoire de sa passion pour Odette de Crécy. Ce n'est qu'une apparente digression car, si le personnage porte ce nom étrange et qui n'est jamais justifié, c'est que ce mot anglais qui signifie « cygne » fait de lui, par un jeu de mot, un signe pour Marcel, dont il est un double, un prédécesseur, tant par son dilettantisme que par son amour malheureux, ses inquiétudes devant la difficulté de vraiment posséder ce qu'on aime, sa douleur de se voir refuser un baiser par sa maîtresse rappelant celles de Marcel à propos du baiser de sa mère et annonçant celles que lui fera éprouver Albertine. (En 1983, "*Un amour de Swann*" a été adapté à l'écran par Volker Schlöndorff, avec Jeremy Irons [Charles Swann], Ornella Muti [Odette de Crécy], Alain Delon [Charlus], Fanny Ardant [la duchesse de Guermantes], Jacques Boudet [le duc de Guermantes], Marie-Christine Barrault [Mme Verdurin], Jean-Louis Richard [Monsieur Verdurin], Geoffroy Tory [Forcheville]).

- La piste du tableau d'une tranche de la société française de 1870 à 1920, feuilleton romanesque à la Saint-Simon, qui se déroule de réception en réception, nourri de potins et de ragots, la société aristocratique du faubourg Saint-Germain étant décrite par Marcel, jeune bourgeois snob fasciné par, en particulier, par les Guermantes, qui se moqua des bourgeois qu'étaient les Verdurin, mais qui, déçu par l'inconsistance des réunions mondaines et par la cruauté des nobles, vit peu à peu s'effriter autour de lui, au contact des faits (dont l'affaire Dreyfus qui révéla l'antisémitisme ambiant, et la guerre de 1914-1918), son respect, son admiration et l'échafaudage logique de ses croyances.

- La piste de la série des épreuves sentimentales endurées par Marcel qui n'a pas su voir l'« *avertissement prophétique et duquel je ne sus pas tenir compte* » qu'était l'histoire de l'amour de Swann pour Odette, et qui, les cycles romanesques successifs s'enchaînant et se faisant écho comme dans les romans courtois, connaît les mêmes angoisses avec Gilberte et, surtout, Albertine, car une intrigue sentimentale naît dans "*À l'ombre des jeunes filles en fleurs*", se poursuit interminablement et platement dans "*La prisonnière*" et dans "*Albertine disparue*", intrigue qui ne lui apporte que les hantises d'une jalousie qui, sans cesse, le fait user de subterfuges, de questions insidieuses pour tâcher de la prendre en défaut, jalousie qui subsiste au-delà de la mort brutale de la jeune fille et lui fait gâcher sa vie. Et s'y greffèrent les amours de Saint-Loup et de Rachel, de Charlus et de Morel.

- La piste de la découverte des homosexualités masculine et féminine, qui sont nettement désignées par le titre du tome "*Sodome et Gomorrhe*", aspect qui ne répondait à aucune nécessité interne mais

sur lequel Proust entendait renseigner (et titiller?) le lecteur. Du côté de Sodome, Marcel conserva une cécité prolongée puis soudain, quand, lors de la rencontre entre Charlus et Jupien, lui apparut leur véritable nature, acquit une perspicacité hors du commun pour détecter les « *hommes-femmes* », connaissance achevée par la scène de l'hôtel de Jupien (où le vice du baron fut encore pimenté de masochisme), tandis que sont révélés les changements d'orientation sexuelle de bien d'autres personnages (en particulier Saint-Loup). Le côté de Gomorrhe apparut dès la scène entre Mlle Vinteuil et son amie à laquelle Marcel assista, puis il se déploya avec les questions qu'il ne cessa de se poser au sujet d'Albertine et de ses amies, ce qui ne fit que nourrir son inquiétude et sa jalousie.

- La piste de la poursuite d'une vocation littéraire, qui est très tôt indiquée mais n'est ensuite rappelée que de loin en loin, d'où la mention de « *la vocation invisible dont cet ouvrage est l'histoire* » (II, page 397) car longtemps Marcel n'eut que de vagues velléités littéraires, douta de son talent et de la littérature, fut convaincu qu'il n'était pas un artiste car il se heurtait régulièrement à des impressions esthétiques obscures et énigmatiques qu'il lui était impossible d'élucider. « *À la recherche du temps perdu* » est alors un livre sur un livre qui ne s'écrit pas et sur les cent manières de ne pas écrire : converser, correspondre, caresser, regarder, étouffer, attendre, jouir, sortir, embrasser, dormir, voyager, lire. D'ailleurs, plusieurs autres personnages, aussi bien doués que lui, n'ont pas réalisé leur œuvre parce qu'ils ont succombé à des tentations diverses qui les en ont distraits. Il reçut pourtant les exemples des œuvres du musicien Vinteuil, du peintre Elstir, de l'écrivain Bergotte. Ce n'est qu'à la fin du dernier volume, « *Le temps retrouvé* », au moment où Marcel se croyait le plus loin possible d'une vocation d'écrivain, que, selon la loi du retournement ironique, une cascade d'anamnèses lui indiqua le sens caché de ces étranges expériences, et le conduisit à la décision d'écrire un livre. Comme pour l'enquête sur le secret sexuel de Charlus, la vérité enfin atteinte lui permit de décrypter rétrospectivement toutes les étapes précédentes et de cheminer nécessairement vers la révélation puisque c'est elle qui rendit possible le roman.

D'où un dénouement imprévu qui éclaire après coup tout le roman, dénouement qui est une résurrection ou plutôt sa promesse, l'enfant nerveux, asthmatique et faible, se métamorphosant en artiste, s'endormant et se réveillant... au premier tome. C'est lui le dormeur du début. Le roman qu'il écrira est celui que nous venons de lire, la fin précède en quelque sorte le commencement, comme l'ouroboros, le serpent de la fable qui mord éternellement le bout de sa queue. Les dernières pages se raccordent exactement aux premières pages du premier tome, faisant ainsi de l'ouvrage entier une sorte de tissu sans fin. Le roman constitue à la fois l'œuvre elle-même et le récit des aventures spirituelles qui acheminaient Marcel vers cette œuvre. « *À la recherche du temps perdu* » pourrait être intitulé « *À la recherche du livre désiré* ». Le temps perdu est à la fois le temps perdu à mener une vie mondaine et à poursuivre des amours impossibles et le passé dont la conscience profonde a été perdue.

---

## Une structure désordonnée

Ces trois mille cent trente-quatre pages que couvre « *À la recherche du temps perdu* » dans l'édition de la Pléiade (en trois volumes, alors que les premières éditions en comportaient quinze) ont pu être comparées à « *La comédie humaine* » de Balzac et aux « *Rougon-Macquart* » de Zola. Mais les prédécesseurs avaient chacun conçu une série de romans indépendants qui n'étaient unis que par le retour de personnages. Proust, pour sa part, a construit un seul roman qu'on peut donc considérer comme le premier roman fleuve, les différents « romans » n'étant en fait que différents tomes qu'on ne peut lire indépendamment et sans suivre leur ordre, ce qui fait qu'en 1919 les lecteurs qui ne lisaient que les livres recevant le prix Goncourt ont dû être très décontenancés en ouvrant « *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* », car ils se trouvaient jetés dans une action qui était la suite de « *Du côté de chez Swann* ». Paul Valéry, dans son « *Hommage à Marcel Proust* » publié en 1923, a pu prétendre : « On peut ouvrir le livre où l'on veut : sa vitalité ne dépend point de ce qui précède ; elle tient à ce qu'on pourrait nommer l'activité propre du tissu même de son texte », mais il avoua toutefois qu'il n'avait lu qu'un seul tome !

On a vu qu'au prince Bibesco, Proust avait annoncé « *une composition très stricte* ». Et, manifestant une volonté organisatrice, il a affirmé, à plusieurs reprises, que son grand souci avait été celui d'une composition « *se développant sur une large échelle* », « *complexe* », « *d'une rigueur inflexible bien que voilée* ». Il aurait fait subir à la conception de la composition romanesque un changement radical en la fondant moins sur la progression du récit que sur la reprise et l'orchestration des thèmes. Pour faire comprendre ses intentions, il emprunta des analogies à l'art musical (et, en effet, on peut comparer son œuvre à une symphonie dominée par de grands thèmes qui s'entrelacent, s'éloignent, se rejoignent, et auxquels préludent, brèves, légères, des notes qui seront reprises, harmonisées, orchestrées) ou à l'architecture (il compara son œuvre à une « *cathédrale* », et songea, un moment, à donner aux diverses parties des titres tels que : nef, abside, vitraux, etc. ; il parla aussi d'« *une église où les fidèles sauraient peu à peu apprendre des vérités et découvrir des harmonies* »). Il déclara encore : « *On méconnaît trop que mes livres sont une construction, mais à ouverture de compas assez étendue pour que la construction, rigoureuse et à quoi j'ai tout sacrifié, soit assez longue à discerner* ». Il disait avoir obéi « *à une sorte de plan secret qui, dévoilé à la fin, impose rétrospectivement à l'ensemble une sorte d'ordre et le fait apercevoir merveilleusement étagé jusqu'à l'apothéose finale* ». À sa suite, les commentateurs ont parlé de composition en rosace, orchestrale, symphonique, wagnérienne, dynamique, architecturale, etc..., ont remarqué que reviennent les mêmes situations (la relation de Marcel avec Albertine rappelait celle qu'il eut avec Gilberte, qui elle-même rappelait celle entre Swann et Odette), les mêmes thèmes (angoisse amoureuse, jalousie, rupture, deuil, scènes homosexuelles ou mondaines, repas, soirées, voyages).

En fait, il faut accueillir cette prétention au caractère strict et rigoureux de la composition avec quelque prudence, se méfier de ces allégations comme de tous les commentaires que les auteurs font de leurs propres œuvres. D'ailleurs, le plus souvent, Proust se référait à ses intentions initiales où la structure était binaire : à « *Combray* » ou au « *Temps perdu* » devait s'opposer ou renvoyer « *Le temps retrouvé* », en une dialectique simple du souvenir et de l'analyse ; il disait alors qu'on ne pourrait plus nier la construction de son livre « *quand la dernière page du "Temps retrouvé" (écrite avant le reste du livre) se refermera exactement sur la première de "Swann"* ». Dans une deuxième étape, il passa au triptyque prévu avec Grasset : « *Le temps retrouvé* » était alors précédé de « *Du côté de chez Swann* » et de « *Du côté de Guermantes* ». Le premier élément s'était donc scindé en deux et le processus allait se répéter : quand « *À l'ombre des jeunes filles* » fut publié, on vit apparaître, en projet, un « *Sodome et Gomorrhe* » qui se divisa à son tour. Puis un « *Sodome et Gomorrhe III* » donna naissance à « *La prisonnière* » et à « *Albertine disparue* ». En tout sept tomes, dont le découpage interne varia chaque fois. Ainsi, le prodigieux accroissement du roman fleuve fit éclater la composition primitive, et, dans l'immense intervalle qui sépare les deux premiers textes, Proust perdit la maîtrise du flot.

C'est qu'il lui fallut, pour donner à son œuvre une ampleur romanesque suffisante, dérouler le fil de la vie de Marcel (si longuement que, finalement pris de court, il lui fallut, dans « *Le temps retrouvé* », en escamoter quelques années !), déployer le tableau d'une société, développer sa pensée. Et cet écrivain, qui avait le culte de la perfection, ne cessa de corriger cette toile de Pénélope continuellement reprise. Rédigeant cet immense texte dans des cahiers d'écolier, il barrait et réécrivait au fur et à mesure, faisait des béquets, remplissait les marges de ses manuscrits. Comme arrivait un moment où elles étaient couvertes de son écriture, sa gouvernante, Céleste Albaret, eut l'idée d'y coller des bandes de papier portant les nouvelles corrections et de les replier, bandes de papier qu'elle avait baptisées « *paperoles* », mot que Proust adopta et qui figure dans « *À la recherche du temps perdu* » (III, page 909) où il est attribué à Françoise (ce qui est une preuve de plus du caractère autobiographique de l'œuvre). Ces ajouts, que l'imprimeur redoutait (car Proust en fit aussi sur les épreuves), dilatèrent le texte, triplèrent ou quadruplèrent sa longueur, produisirent des manuscrits labyrinthiques. Au final, le texte avait donc procédé d'un développement proliférant, d'une sorte de composition organique, plutôt qu'il n'était l'aboutissement d'un plan adopté d'abord et systématiquement suivi. Enfin, Proust mourut avant d'avoir pu parachever son œuvre, et « *Le temps retrouvé* » surtout, en dépit du travail qu'étaient censés avoir fait Robert Proust, le frère de l'auteur, et Jacques Rivière, auxquels il l'avait confiée, souffre d'une grande incohérence (à laquelle il pourrait être remédié par un éditeur si le texte de Proust, comme sa personne, n'étaient pas déifiés !)

Mais le désordre se manifeste déjà dans la structure des tomes dont Proust eut la parfaite maîtrise :

- *“Du côté de chez Swann”* est divisé en trois parties qui portent chacune un titre : *“Combray”*, *“Un amour de Swann”*, *“Noms de pays : le nom”*, la première et la troisième voyant Marcel s’exprimer à la première personne, la deuxième étant une narration à la troisième personne et un retour en arrière annoncé à la fin de *“Combray”* par ces mots : *« ce que, bien des années après avoir quitté cette petite ville, j’avais appris au sujet d’un amour que Swann avait eu avant ma naissance, avec cette précision dans les détails plus facile à obtenir quelquefois pour la vie de personnes mortes il y a des siècles que pour celle de nos meilleurs amis »* (I, page 186).

*“Combray”* est la description d’un paradis perdu entreprise par un enfant qui n’est complètement ni l’enfant qu’il évoque ni l’adulte qu’il est devenu. Quel âge assigner, du reste, à ce singulier personnage qui souffre de ne pas recevoir, avant de dormir, le baiser de sa mère, mais qui disserte avec compétence sur les tragédies de Racine, les étymologies, l’art italien et les tourments de l’amour? Les premiers souvenirs qui surviennent à son esprit sont sans doute les plus chers à son cœur, mais ils sont fragmentaires et mal ordonnés, capables tout au plus de placer le lecteur dans l’ambiance particulière de Combray. Proust les compara lui-même à une *« sorte de pan lumineux, découpé au milieu d’indistinctes ténèbres »*. Mais le sortilège de la madeleine trempée dans une tasse de thé fit affleurer à la surface une vision mieux organisée et plus continue. Alors apparut la *« chronique immémoriale »* de Combray, avec les habitudes rituelles, les familiers, les voisins immédiats, et d’autres plus lointains : M. Swann et la duchesse de Guermantes, symboles de deux mondes opposés. Parallèlement au thème du bonheur se déroule pourtant celui de l’inquiétude : Marcel découvrit très tôt que ses parents, malgré leur puissance de génies bienfaisants, ne pouvaient lui conférer le talent littéraire. Or, même sans aller bien loin, l’enfant trouva des exemples capables d’aviver ses scrupules : celui de Legrandin et surtout celui de Swann, écrivain en puissance à qui n’avait manqué pour produire que de renoncer aux tentations du monde et de l’amour ; celui de Vinteuil qui avait tout sacrifié à la musique, composant sans en avoir conscience une œuvre géniale, mais vivant aux environs de Combray, malheureux et obscur. Et Marcel n’arriva pas même à traduire correctement sur le papier l’impression d’extase que lui avait laissée un paysage lors d’une promenade en voiture.

*“Un amour de Swann”* est la partie d’*“À la recherche du temps perdu”* la mieux constituée, la mieux centrée sur le sujet qu’indique bien son titre, la seule excroissance un peu artificielle par l’insistance sur le tableau pictural étant apportée par la relation de la soirée chez Mme de Saint-Euverte.

Le titre déconcertant de *“Noms de pays : le nom”* n’est justifié que par une dizaine de pages du début de cette partie, qui sont d’ailleurs tout à fait accessoires dans le déroulement et qui relèvent plus de l’essai que du roman, où il est indiqué que Marcel n’avait besoin, pour faire renaître des villes d’Italie ou de France, que de prononcer leurs noms, *« leur sonorité éclatante ou sombre » « accroissant les joies arbitraires de son imagination »* ; on s’élève bien des considérations particulières sur les noms géographiques à une théorie générale sur les rapports entre le nom propre et la réalité qu’il incarne, méditation valable à la fois pour les lieux et les personnes, appliquée à propos d’un voyage manqué en Italie. Mais l’essentiel de cette partie est consacrée à l’amour non partagé de Marcel pour Gilberte, la fille de Swann. Et le tome se clôt brusquement.

- *“À l’ombre des jeunes filles en fleurs”* est divisé en deux parties dont chacune porte un titre : *“Autour de Mme Swann”*, *“Noms de pays : le pays”*. Ce n’est qu’aux trois-cinquièmes du texte qu’apparurent pour la première fois les jeunes filles du titre ! Le titre de la deuxième partie : *“Noms de pays : le pays”*, qui prétend établir un parallèle avec le titre précédent : *“Noms de pays : le nom”*, n’est en rien justifié. Le départ de Balbec marque la fin du tome.

- *“Le côté de Guermantes”* est divisé en deux parties dont les titres sont platement : *“Le côté de Guermantes I”*, *“Le côté de Guermantes II”*, cette partie étant elle-même divisée en deux chapitres qui sont chacun précédés d’un sommaire des sujets qui vont être traités. Ce tome se termine sur une



situation forte : l'indifférence que le duc et la duchesse de Guermantes montrent à l'annonce que Swann leur a faite de la proximité de sa mort (II, page 597).

- *“Sodome et Gomorrhe”*, qui commence par un simple raccordement avec le tome précédent (« *On sait que bien avant d’aller ce jour-là [le jour où avait lieu la soirée de la princesse de Guermantes] rendre au duc et à la duchesse la visite que je viens de raconter, j’avais épié leur retour et fait, pendant la durée de mon guet, une découverte, concernant particulièrement M. de Charlus, mais si importante en elle-même que j’ai jusqu’ici, jusqu’au moment de pouvoir lui donner la place et l’étendue voulues, différé de la rapporter.* » [II, page 601]), est divisé en deux parties dont les titres sont platement : *“Sodome et Gomorrhe I”* (précédé d’un sommaire), *“Sodome et Gomorrhe II”*, partie elle-même divisée en quatre chapitres qui sont chacun précédés d’un sommaire des sujets qui vont être traités. À la fin du chapitre I de *“Sodome et Gomorrhe II”* est placée une partie qui porte le titre *“Les intermittences du cœur”*, titre qui avait été un temps choisi par Proust pour l’ensemble de son œuvre mais dont on ne voit pas du tout en quoi il s’applique spécialement ici. Le tome se clot sur un brusque revirement qui se fit à la révélation à Marcel de l’intimité d’Albertine avec Mlle Vinteuil et son amie : il la décida à rentrer avec lui à Paris le jour même, et se dit : « *Il faut absolument que j’épouse Albertine* » (II, page 1131).

- *“La prisonnière”* est sous-titrée « *Première partie de Sodome et Gomorrhe III* » et n’est pas divisée. Ce tome est centré sur la vie de Marcel avec Albertine à Paris, avec une interruption où est suivie la brouille des Verdurin avec Charlus.

- *“Albertine disparue”* (qui, en 1954, fut, dans la Pléiade, publiée sous le titre de *“La fugitive”*), qui se raccorde exactement avec le tome précédent (« *Mademoiselle Albertine est partie !* » [III, page 419] reprenant « *elle est partie* » qu’on a lu dans le tome précédent [III, page 414-415]), est sous-titrée « *Deuxième partie de Sodome et Gomorrhe* », et n’est pas divisé.

- *“Le temps retrouvé”* succède exactement au tome précédent, mais, à la fin, laisse en plan la relation qui était faite de la matinée chez le prince de Guermantes, car elle est supplantée par l’affirmation de la volonté de Marcel d’écrire enfin ce livre que nous venons de lire. Ce tome, qui fut d’abord publié en deux volumes, n’est pas divisé et est celui d’*“À la recherche du temps perdu”* qui se présente dans l’état le plus inachevé. Sa rédaction s’est étendue sur plus de sept ans ; les adjonctions de marges, les béquets et les « *paperoles* » y furent les plus nombreux, et Proust les jeta hâtivement, se réservant pour plus tard de les raccorder aux textes à l’intérieur duquel ils devaient s’insérer, négligeant même souvent de signaler l’emplacement exact de cette insertion. En somme, dans bien des parties, le manuscrit donne l’impression d’une juxtaposition d’éléments simplement ajoutés les uns aux autres, mais non intégrés dans une composition vraiment achevée.

Ces différents tomes sont plus ou moins découpés en « séquences », mot adopté ici pour désigner ce qui pour d’autres sont des ensembles de paragraphes isolés entre deux blancs, blancs qui sont d’ailleurs plus ou moins larges et parfois agrémentés de trois astérisques [II, 854, III, 81], qui se présentent avec une belle irrégularité. Ce découpage a été respecté dans le résumé présenté ici par ailleurs (voir PROUST - Résumé d’*“À la recherche du temps perdu”*) dont chaque paragraphe correspond à une « séquence ». On constate ainsi que, alors qu’il est recommandé d’aérer le texte, longtemps le lecteur fait face à de gros pavés dans lesquels il lui faut bravement pénétrer au risque de s’y perdre ou de... s’y endormir. C’est seulement dans *“La prisonnière”* qu’apparurent les premières courtes « séquences » : l’une qui souligne un retournement d’attitude de Marcel par rapport à Albertine quand il a « *appris que mon amie avait été presque élevée par l’amie de Mlle Vinteuil.* » (III, page 75) ; mais ce fut certainement un ajout tardif car cette indication n’est pas exploitée dans la suite immédiate du texte ; l’autre, limitée à moins d’une page, qui vient clore ce qu’on peut considérer comme la première partie de ce tome puisque sont disposés trois astérisques (III, page 81). La tendance s’accroît dans *“Albertine disparue”*. Enfin, dans *“Le temps retrouvé”*, la désintégration est nette, et les séquences tout à fait désordonnées.

Pire encore, d'un paragraphe à l'autre, on saute d'un sujet à un autre tout à fait différent. Par exemple, à un paragraphe où Marcel et Saint-Loup discutaient de la guerre en succède un où il est question de l'homosexualité, puis, au troisième, on fait face à cette phrase dont on ne voit pas à quoi elle réfère : « 'B. me dit : "Vous n'oublierez pas qu'il y a demain revue du général ; tâchez que vos hommes soient propres. » (III, pages 744-745).

Aussi, n'en déplaise aux diligents thuriféraires de Proust, il faut se rendre à l'évidence : sa « cathédrale » est plutôt une grande courtepoinTE, ou, comme dirait l'anglomane Odette, un immense « patchwork » ! Gide a d'ailleurs constaté que « l'architecture, chez Proust, est très belle ; mais il advient souvent, comme il n'enlève rien de l'échafaudage, que celui-ci prenne plus d'importance que le monument même, dont le regard, sans cesse distrait par le détail ne parvient plus à saisir l'ensemble. Proust le savait, et c'est là ce qui le faisait, dans ses lettres et dans sa conversation, insister tant sur la composition générale de son œuvre : il savait bien qu'elle ne sauterait pas aux yeux. » (*"Journal"*, 22 septembre 1938).

---

## Un déroulement lent

Si la vocation littéraire de Marcel est le véritable sujet d'*"À la recherche du temps perdu"*, il se dérobe constamment dans les méandres des autres pistes qui ont été signalées, surtout dans le pénible ressassement qu'est, à partir de la fin de *"À l'ombre des jeunes filles en fleurs"*, tout au long de *"La prisonnière"* et d'*"Albertine disparue"*, avec des échos encore dans *"Le temps retrouvé"*, le compte rendu des « amours » de Marcel et d'Albertine, de ce continu et interminable jeu de balançoire, de ce lassant chah cha cha où le pitoyable Marcel fait trois pas en avant puis trois pas en arrière, Albertine suivant longtemps le mouvement avant de le rompre et de le laisser à son larmolement. Le désordre est tel qu'on peut avoir l'impression d'un déroulement qui se fait au hasard et d'un entassement de matériaux à l'état brut, d'une pléthore textuelle, du déversement d'un trop-plein qui s'est répandu parfois sans le moindre endiguement. On a constamment à traverser de longs tunnels qui sont des digressions où s'étalent des exposés, des discours trop longs, fastidieux, pénibles. On rencontre des éléments tout à fait inutiles, comme la lettre du « *jeune valet de pied de Françoise* » qui est reproduite avec ses fautes d'orthographe et de syntaxe (II, pages 566-567), moquerie facile et un peu trop appuyée de la part d'un bourgeois à l'égard d'un garçon du peuple. On subit des accumulations de détails oiseux qui manquent de hiérarchisation : ainsi, Marcel fut honteux en mettant ses « *snow-boots* », mais ils furent admirés par la princesse de Parme (II, page 546) - deux valets de pied de Charlus se trouvant à la porte du salon quand sortit Marcel, il fut ajouté entre parenthèses : « *J'ai su depuis leurs noms, l'un s'appelant Burnier et l'autre Charmel* » (II, page 559). Des situations et leur explication sont souvent si contournées qu'on a du mal à saisir de quoi il retourne.

Aussi, aux antipodes de ces aventures évoquées en quelques lignes (« *Je pensais à tel voyageur jeté sur la grève, empoisonné par des herbes malsaines, grelottant de fièvre dans des vêtements trempés par l'eau de la mer, et qui pourtant se sentit mieux au bout de deux jours, reprenait au hasard sa route, à la recherche d'habitants quelconques, qui seraient peut-être des anthropophages. Leur exemple me tonifiait, me rendait l'espoir, et j'avais honte d'avoir eu un moment de découragement.* » [II, page 608]) et qui font regretter que Proust n'ait pas écrit plutôt des roman d'aventures, c'est très lentement, très languissamment, qu'une action se déroule.

Parfois, pourtant, la narration peut se faire plus vive :

- lors de la recherche anxieuse d'Odette à laquelle se livra Swann (I, pages 228-231) ;
- lors de son incursion nocturne à ce qu'il croyait être sa fenêtre (I, pages 272-275) ;
- lors de sa visite surprise une après-midi, où on lit : « *Il sonna, crut entendre du bruit, entendre marcher, mais on n'ouvrit pas. Anxieux, irrité, il alla dans la petite rue où donnait l'autre face de l'hôtel, se mit devant la fenêtre de la chambre d'Odette ; les rideaux l'empêchaient de rien voir, il*

*frappa avec force aux carreaux, appela ; personne n'ouvrit. Il vit que des voisins le regardaient. Il partit.*» (I, page 277) ;

- lors de la visite que Marcel rendit à Charlus (II, pages 553-565), l'une des scènes les plus fortes d'«*À la recherche du temps perdu*», comique et pathétique se mêlant, le jeune garçon faisant enfin preuve de quelque énergie ;

- lors de l'invraisemblable, superflu mais intense épisode de l'hôtel de Jupien (III, pages 809-832) où le romancier n'a pas résisté au besoin d'exploiter de troubles expériences personnelles, a cédé au goût du sensationnel en ajoutant à l'homosexualité et à la prostitution un masochisme de Grand Guignol, son récit prenant alors des allures de roman naturaliste sinon de roman policier.

Cependant, la plupart du temps, Proust appliqua bien sa conception selon laquelle «*l'existence n'a guère d'intérêt que dans les journées où la poussière des réalités est mêlée de sable magique, où quelque vulgaire incident devient un resort romanesque.*» Il se montra si peu soucieux d'une action enlevée que des événements ou des péripéties qu'il aurait pu mettre en relief ne sont, curieusement, que mentionnés subrepticement. Ainsi, c'est en passant qu'on apprend que Marcel s'est battu en duel, non pas seulement une fois (I, page 924) (II, page 355), mais plusieurs (II, page 608) ; qu'il a envoyé au «*Figaro*» un article «*qui n'y avait pas paru*» (II, page 347) dont il précisa plus loin (II, page 397) que c'était «*cette petite description - précisément retrouvée il y avait peu de temps, arrangée et vainement envoyée au "Figaro" - des clochers de Martinville*» (II, page 397) ; qu'il avait assisté à une matinée «*donnée par la duchesse de Montmorency pour la reine d'Angleterre*» où il avait reçu «*une leçon qui acheva de m'enseigner, avec la plus parfaite exactitude, l'extension et les limites de certaines formes de l'amabilité aristocratique*» : il avait su faire un salut auquel on ne cessa de trouver «*toutes les qualités*» (II, page 663) ; que la mort de Swann, s'il l'avait annoncée au duc et à la duchesse de Guermantes, ne fut mentionnée qu'a posteriori par la «*visite de condoléances*» que Mme Verdurin avait faite à Odette (II, page 870), puis par sa nécrologie (III, pages 199-200) ; qu'Albertine s'est tuée dans un accident de cheval.

Les scènes que Proust considérait «*capitalissimes*» étaient celles des réceptions données par les aristocrates ou par les bourgeois et qui ne sont faites que de conversations, alors que, paradoxalement, il reconnaissait que «*la conversation même [...] est une divagation superficielle, qui ne nous donne rien à acquérir. Nous pouvons causer pendant toute une vie sans rien dire que répéter indéfiniment le vide d'une minute, tandis que la marche de la pensée dans le travail solitaire de la création artistique se fait dans le sens de la profondeur.*» (I, pages 906-907), ce qui n'empêcha pas, l'ambivalence étant constante, que Marcel ait trouvé au «*potin*» une valeur psychologique (II, page 1048), que sous des propos apparemment anodins se livraient des combats.

On peut relever :

- le dîner chez les Verdurin à Paris (I, pages 251-276) ;
- la soirée chez la marquise de Saint-Euverte (I, pages 322-353) ;
- le dîner où les parents de Marcel reçurent M. de Norpois (I, pages 451-481) ;
- le déjeuner chez les Swann avec Bergotte (I, pages 546-563) ;
- la matinée chez Mme de Villeparisis (II, pages 183-283) ;
- le dîner chez les Guermantes (II, pages 416-547) ;
- la soirée chez la princesse de Guermantes (II, pages 633-722) ;
- la soirée à la Raspelière chez les Verdurin (II, pages 866-978) ;
- la soirée chez les Verdurin à Paris (III, pages 193-327) ;
- la matinée chez le prince de Guermantes (III, pages-856-1031).

À ces occasions, le lecteur découvre une foule de personnages qui ne cessent de varier d'une fois à l'autre.

## Une chronologie manipulée

“À la recherche du temps perdu” est une chronique, qui suit assez généralement l'ordre chronologique.

Cependant, le romancier joua avec le temps, opéra certaines distorsions.

On peut tenter d'établir une chronologie plus exacte :

Avant la guerre de 1870, M. de Norpois « *avait été ministre plénipotentiaire* » (I, page 313).

Pendant la guerre, il joua un rôle essentiel, tandis que Swann était un « *tout jeune mobile* » (II, page 713), c'est-à-dire un garde mobile, sorte de corps de réserve.

Dans “*Un amour de Swann*”, celui-ci « *se penchait avec une angoisse impuissante, aveugle et vertigineuse vers l'abîme sans fond où étaient allées s'engloutir ces années du début du Septennat* » (I, page 313), c'est-à-dire le premier mandat présidentiel de sept ans qui fut voté en 1873.

Au début d’”*À l'ombre des jeunes filles en fleurs*”, il fut indiqué que M. de Norpois fut « *ambassadeur au Seize Mai* », ce qui désigne la crise politique du 16 mai 1877.

Dans “*Un amour de Swann*”, Cottard s'étonna que Swann « *frayât avec le Chef de l'État* », Jules Grévy qui, le 30 janvier 1879, était devenu président de la République (I, page 216). Ce fut l'année où les parents de Marcel se seraient mariés, tandis que, “*Un amour de Swann*” se situant alors, Swann aurait fait la connaissance d'Odette. À la fin de cette année, ils auraient « *fait catleya* » car il fut fait mention de « *la fête de Paris-Murcie donnée pour les inondés de Murcie* » (I, page 225) qui fut célébrée le 18 décembre 1879.

Dès l'année suivante, leurs rapports se dégradèrent. En juin, Swann assista à la soirée de Mme de Saint-Euverte, et y entendit de nouveau « *la petite phrase* » de Vinteuil.

Marcel serait né en juillet 1880, tandis qu'en octobre et novembre seraient nées Albertine, les autres « *jeunes filles en fleurs* », Morel, Mlle de Vinteuil et Gilberte, la fille d'Odette qui, un mois plus tard, partit faire une croisière en Méditerranée qui dura deux ans.

Au début de 1881, Swann rencontra dans un omnibus Mme Cottard qui lui dit qu'Odette l'adorait, qu'au cours de la croisière elle ne pensait qu'à lui (I, page 376). Sa jalousie calmée, il partit pour Combray rejoindre Mme de Cambremer.

C'est le premier janvier 1885 que Marcel fit avec sa mère une visite de Nouvel An à sa tante Léonie qui venait toujours passer l'hiver à Paris et qu'il dut, pour ses étrennes, donner une pièce de cinq francs à Françoise (I, page 53).

En 1888, il se rendit chez son oncle Adolphe qui, ce jour-là, recevait ce jour-là une « *dame en rose* », Odette de Crécy (I, pages 75-80) ; l'oncle fut ensuite exclu de la famille et ne fut plus reçu à Combray. C'est l'année suivante que Swann épousa Odette.

On peut déterminer que c'est un jour de 1890, le plus triste de sa vie, que Marcel, alors âgé de dix ans, souffrit d'avoir dû aller se coucher sans recevoir le baiser de sa mère car Swann était venu rendre visite à ses parents (I, page 13).

En 1892, au cours d'autres vacances à Combray, il fit des promenades vers Tansonville, où il vit Gilberte Swann, « *la dame en blanc* » (Odette) et « *le monsieur habillé de coutil* » (Charlus) (I, page 140), et vers Guermantes dont il n'atteignit jamais le château (I, pages 165 et la suite). Il s'intéressa à deux dames. Il assista au mariage de la fille du docteur Percepied et vit à cette occasion la duchesse de Guermantes (I, page 174). À Paris, il fut reçu par Mme Swann (I, pages 503-513).

Ce serait en 1894 qu'à l'âge de quatorze ans, il sentit naître en lui le désir de la femme (I, pages 156-158) et connut, pour la première fois, l'amour avec une de ses cousines sur le canapé de tante Léonie (I, page 578). Celle-ci mourut à l'automne. Il en hérita (I, page 454). Françoise, la servante de tante Léonie, passa au service de ses parents. C'est à la fin de cette année-là que le capitaine Dreyfus fut accusé et arrêté.

Au début de l'année suivante, Marcel espéra visiter Florence et Venise, mais, malade, dut y renoncer (I, page 442). Aux Champs-Élysées, il fit la connaissance de Gilberte (I, page 394). Il alla voir la Berma au théâtre (I, page 440). M. de Norpois vint dîner chez ses parents et parla de la visite du roi Théodose, qui n'était évidemment qu'un souverain oriental de fantaisie (I, pages 451-478).

Le 1er janvier 1896, Marcel proposa à Gilberte de bâtir une amitié neuve (I, page 486). Mais, après un début heureux, leurs relations se dégradèrent. En octobre cependant, il sortit encore avec Gilberte et ses parents (I, page 525), et rencontra la princesse Mathilde dans une allée du Bois (I, pages 541-544), ce qu'on put déterminer en fonction de l'allusion à la visite du tsar Nicolas II au tombeau des Invalides, qui eut lieu le 7 octobre 1896, tandis que, dans la page précédente, il fut fait allusion à un article de Taine qui date de 1887, ce qui prouve le jeu continu de Proust avec le temps. En mars de cette année-là, le commandant Georges Picquart avait constaté que, dans l'affaire Dreyfus, le vrai traître avait été le commandant Ferdinand Walsin Esterházy, le dénonça et exigea la révision du procès.

À cette époque, alors que Marcel avait seize ans, son camarade Bloch le conduisit chez une entremetteuse (I, page 576).

Le 1<sup>er</sup> janvier 1897, Marcel constata qu'il n'avait pas réussi à conquérir le cœur de Gilberte (I, page 608). Mais il fréquentait le salon de sa mère (I, page 615). Il garda le souvenir du mois de mai (I, page 634). En juin, il alla à Combray pour l'enterrement de la mère de tante Léonie, se promena dans la campagne et vit, à Montjouvain, Mlle Vinteuil se conduire de façon scandaleuse avec son amie après le décès de Vinteuil (I, pages 159-165). En août, à Balbec, il fit la connaissance des jeunes filles en fleurs (I, page 788) et, en particulier, d'Albertine qui lui fut présentée chez le peintre Elstir (I, page 828).

Les parents de Marcel s'installèrent dans un nouvel appartement dépendant de l'hôtel de Guermantes (II, page 9). Il alla à l'Opéra (II, page 37) et y vit la duchesse de Guermantes, son amour pour elle concurrençant celui pour Mme Swann (II, page 58).

En janvier 1898, Esterházy, traduit en conseil de guerre, fut acquitté. Le 13 janvier, Émile Zola publia son "*J'accuse*" ; il fut poursuivi en justice, et son procès se déroula au palais de justice de Paris du 7 au 23 février 1898. En juin, survint la mort de la grand-mère de Marcel (II, page 345). Aussi dut-il porter le deuil six mois, et ne reprit sa vie mondaine qu'en décembre. Au cours de l'hiver, il assista à un dîner chez la duchesse de Guermantes (II, pages 416-457).

En 1899, il fut invité à la soirée de la princesse de Guermantes (II, pages 633-719). Il découvrit la conjonction entre Charlus et le giletier Jupien (II, page 573, pages 601-613). Swann était mourant (II, page 870). Cette année-là eut lieu la révision du procès de Dreyfus, le premier jugement le condamnant étant cassé, un nouveau conseil de guerre en août le condamnant cependant une nouvelle fois, à dix ans de travaux forcés, avec, toutefois, circonstances atténuantes. Quelques jours plus tard, le président Loubet lui accorda sa grâce, et, épuisé par sa déportation de quatre longues années, il l'accepta.

En 1900, Marcel (qui avait vingt ans), sur l'ordre des médecins, partit pour Balbec où il retrouva Albertine (II, pages 751-763). Il y rencontra Robert de Saint-Loup (II, pages 728-738) et lui rendit visite dans sa garnison de Doncières (II, pages 95-97) où se trouvait aussi le jeune violoniste Morel dont Charlus fit la connaissance (II, page 860). Marcel et Albertine furent reçus chez les Verdurin, à la Raspelière, manoir des Cambremer qu'ils avaient loué (II, pages 866-978), et où Morel fut invité à jouer. Marcel resta à Balbec jusqu'au 15 septembre, et, à partir de cette date, Albertine allait demeurer chez lui à Paris (III, page 9). Au cours de l'hiver, tandis qu'il vivait avec Albertine, il fit des visites à la duchesse de Guermantes (III, pages 30-42).

Ce fut au cours de l'hiver 1900 que Barnum montra les soeurs siamoises Rosita et Doodica (III, page 72).

Au printemps 1901, Albertine s'enfuit (III, page 414) et mourut dans un accident (III, page 476). Il commença à l'oublier le dimanche de la Toussaint (III, page 559).

Au début de 1902, il eut une importante conversation avec Andrée (III, page 596). Au printemps, il séjourna à Venise avec sa mère (III, page 623) ; ils y virent Mme de Villeparisis et M. de Norpois vieilliss : ils avaient plus de quatre-vingts ans (III, pages 631-639)). Il reçut un télégramme où Gilberte lui annonçait son mariage avec Robert de Saint-Loup (III, page 641). En été, il alla séjourner à Tansonville, chez Gilberte (III, pages 677-721).

En 1903, elle accoucha d'une fille.

Au chapitre I de la deuxième partie du “*Côté de Guermantes*”, il est question de « *la guerre russo-japonaise* » : on serait donc en 1904, année à partir de laquelle apparemment Marcel séjourna souvent dans des maisons de santé (III, page 723).

Lors du repas qu'elle tint chez elle, « *Mme de Guermantes lançait parfois des réflexions sur l'affaire Dreyfus, sur la République, sur les lois antireligieuses* » (II, page 514) : c'était la loi de 1904 interdisant l'enseignement à tous les « *congréganistes* » (les membres des congrégations religieuses auxquels les radicaux reprochaient un « *enseignement contre nature* » [III, page 913]), la loi de séparation de l'Église et de l'État de décembre 1905. De l'affaire Dreyfus, il avait déjà été question auparavant et il allait en être question encore à de nombreuses reprises : elle est au cœur d’*“À la recherche du temps perdu”* comme l'est la condition des juifs.

En 1914, Marcel rentra à Paris « *pour subir une visite médicale* » (III, page 723). À cause de la guerre, Gilberte partit pour Tansonville (III, page 751).

En 1916, Marcel fut de retour à Paris (III, page 723). Saint-Loup mourut au front, et ses funérailles eurent lieu à Combray (III, page 846). M. Verdurin mourut (III, page 769), et sa femme épousa le duc de Duras puis le prince de Guermantes qui avait été ruiné par la révolution en Bavière.

En novembre 1918, de nouveau à Paris, Marcel fit une promenade sentimentale et nostalgique au bois de Boulogne (III, page 950).

C'est à cette époque que, selon George Painter, il aurait fait l'expérience de la madeleine qui lui rappela Combray (I, page 43, III, page 866).

La réception chez le prince de Guermantes à laquelle se rendit Marcel pourrait avoir eu lieu en mai ou en juin 1919, « *la grippe qui régnait à ce moment-là* » (III, page 929) pouvant être la fameuse grippe espagnole, ou en 1921 comme permettrait de le supposer la mention de Landru (III, page 205), criminel célèbre dont le procès s'est déroulé cette année-là.

À l'âge de trente-neuf ou de quarante et un ans, Marcel décida d'écrire “*À la recherche du temps perdu*”.

Ainsi, la principale distorsion qui apparaît ainsi est celle qui concerne l'expérience de la madeleine. Mais un examen plus détaillé permet d'en découvrir bien d'autres.

Au début, dans “*Du côté de chez Swann*”, les souvenirs de l'enfance, avant d'être rappelés avec plus de précision après l'expérience de la madeleine, apparaissent nimbés d'un certain flou. Ainsi, quand il est question des promenades du côté de Méséglise et du côté de Guermantes, le développement est bâti autour de mots comme « *quelquefois* », « *parfois* », « *souvent* », qui suffisent à révéler que Proust ne s'attacha pas à suivre scrupuleusement une durée passée et qu'il ne retint, au terme de son expérience, que ce qui lui parut valoir la peine d'être noté.

Ensuite, Marcel suit le cours de sa vie avec une attention qui semble scrupuleuse et il se montre soucieux de bien indiquer le passage du temps, du moins celui des saisons. Et certaines allusions permettent même de dater des épisodes.

Cependant, Proust pratiquant une constante interpolation des temps, car il concevait son texte « *comme un terrain où des laves d'époques différentes sont mêlées* », ce déroulement linéaire est constamment rompu par des analepses, des retours en arrière, le plus important étant évidemment “*Un amour de Swann*” tandis qu'ailleurs Marcel rayonne souvent vers un passé disposé en cercle autour de lui, qui surgit dans le présent, ce qui a été annoncé dès le début par ses considérations sur les réveils, sur la façon dont à chaque réveil nous réorganisons le monde en reconstruisant notre perception, le dormeur étant hors de la succession chronologique du temps (« *Un homme qui dort tient en cercle autour de lui le fil des heures, l'ordre des années et des mondes* » [I, page 5]). Ainsi, quand, dans les premières pages de “*La prisonnière*”, Marcel évoque ses réveils matinaux à une certaine époque de sa vie, il ne suit pas l'enchaînement de ses pensées ; ce ne sont pas les impressions qu'il eut tel ou tel matin qu'il saisit sur le vif : ce sont les impressions qu'il eut alors de ces matins de jadis, et il en distingue plusieurs sortes dont chacune avait ses caractéristiques. Ailleurs, plutôt qu'une description du sommeil d'Albertine, on a plutôt les sommeils d'Albertine, chacun d'eux entrant dans une catégorie dont l'auteur nous indique les nuances particulières.

Parfois, on a l'impression que, parce que la narration est mal maîtrisée, des événements sont rapportés après le temps où ils eurent lieu ; ainsi l'excursion en auto d'Albertine à Versailles où le chauffeur l'avait laissée seule comme elle le lui avait demandé (III, pages 132-136). On comprend mieux qu'au moment de l'entrée du prince de Faffenheim-Munsterburg-Weinigen chez Mme de Villeparisis, Proust revienne sur ses rapports avec M. de Norpois (II, pages 256-263), mais on s'étonne qu'il s'y s'étende si longuement. Plus loin, alors que Saint-Loup remarquait l'entrée chez Mme de Villeparisis de son « *oncle Palamède* », le baron de Charlus, Marcel se lance dans un retour en arrière, sur « *un fait qui s'était produit quelques jours auparavant, et qu'il est nécessaire de relater à cause des conséquences qu'il devait avoir beaucoup plus tard, et qu'on suivra dans le détail quand le moment sera venu* » : la visite que lui avait faite Charles Morel, « *le fils, inconnu de moi, de l'ancien valet de chambre de mon grand-oncle* » Adolphe, qui lui avait apporté « *des photographies des artistes célèbres, des grandes cocottes* » que ce « *viveur* » avait connues. (II, pages 264-267). Alors qu'à Paris, Saint-Loup rendait visite à Marcel et l'emmenait au restaurant, « *tout en descendant l'escalier* », lui revinrent des souvenirs de Doncières (II, pages 396-397) dont on peut se demander s'ils ne sont pas simplement ajoutés ici par Proust qui renonça à essayer de les placer là où ils devraient être. Puis, à l'extérieur, alors que Marcel est saisi par la nuit et le brouillard, il a des souvenirs de Combray (II, pages 397-398).

On trouve aussi des prolepses, des anticipations.

Après la matinée offerte par Elstir où il a pu rencontrer Albertine, Marcel annonça : « *Il n'empêche d'ailleurs qu'après cette première métamorphose, Albertine devait changer encore bien des fois pour moi.* » (I, page 873).

Il se réfréna aussi quand, entrevoyant déjà sa vie future avec Albertine, il se dit : « *Mais j'anticipe les années.* » (II, page 352).

Il laissa planer un suspens quand, au moment où il surveillait les allées et venues des Guermantes, il indiqua que « *son attente sur l'escalier devait avoir pour moi des conséquences si considérables [...] qu'il est préférable d'en retarder le récit de quelques instants* » (II, page 573) ; il y revint encore au début de « *Sodome et Gomorrhe* », pour dire qu'il avait « *fait, pendant la durée de mon guet, une découverte, concernant particulièrement M. de Charlus, mais si importante en elle-même que j'ai jusqu'ici, jusqu'au moment de pouvoir lui donner la place et l'étendue voulues, différé de la rapporter.* » (II, page 601) : il s'agit de la rencontre entre Charlus et Jupien qui, non sans atermoiements (contemplant un arbuste, il se demandait « *si l'insecte improbable viendrait, par un hasard providentiel, visiter le pistil offert et délaissé* » [II, pages 601-602] ; signalant l'heure indue à laquelle Charlus faisait ce jour-là sa visite à Mme de Villeparisis, il s'étendait sur les habitudes des Guermantes [II, page 602] ; il revenait sur « *le miracle qui devait se produire, l'arrivée presque impossible à espérer, à travers tant d'obstacles, de distance, de risques contraires, de dangers, de l'insecte envoyé de si loin en ambassadeur à la vierge qui depuis longtemps prolongeait son attente. Je savais que cette attente n'était pas plus passive que chez la fleur mâle, dont les étamines s'étaient spontanément tournées pour que l'insecte pût facilement la recevoir ; de même la fleur-femme qui était ici, si l'insecte venait, arquerait coquettement ses "styles", et pour être mieux pénétrée par lui ferait imperceptiblement, comme une jeune fille hypocrite mais ardente, la moitié du chemin* » [II, pages 602-603] ; il faisait encore tout un exposé sur « *les lois du monde végétal* » [II, page 603]), fut enfin décrite, Proust ayant une conception très élargie des « *instants* » !

Dans l'exposé qui fut donné sur l'homosexualité, il fut annoncé : « *Ces êtres d'exception que l'on plaint sont une foule, ainsi qu'on le verra au cours de cet ouvrage, pour une raison qui ne sera dévoilée qu'à la fin.* » (II, page 631).

Dans « *Les intermittences du cœur* », Marcel prédit : « *Quant à un chagrin aussi profond que celui de ma mère je devais le connaître un jour, on le verra dans la suite de ce récit.* » (II, page 768).

Au début du chapitre deuxième de « *Sodome et Gomorrhe* », il sentit déjà qu'allait commencer « *la douloureuse et perpétuelle méfiance que devait m'inspirer Albertine, à plus forte raison le caractère particulier, surtout gomorrhéen, que devait revêtir cette méfiance.* » (II, page 787).

Quand cette « *cruelle méfiance à l'égard d'Albertine* » ne fut pas encore suscitée au moment où le « *lift* » ne la trouva pas à Égreville, Marcel indiqua qu'elle le fut « *quelques semaines plus tard* » du fait d'« *une remarque de Cottard* » (II, page 794).

À la fin de la première partie du chapitre deuxième de « *Sodome et Gomorrhe* », Marcel annonça : « *Au reste, ma jalousie causée par les femmes qu'aimait peut-être Albertine allait brusquement cesser.* » (II, page 854).

Il fit savoir : « *On verra comment, dans les plus petites choses, Morel, qui se croyait devenu un M. de Charlus mille fois plus important, avait compris de travers, en les prenant à la lettre, les orgueilleux enseignements du baron quant à l'aristocratie. Disons simplement pour l'instant...* » (II, page 1011).

Il se souvint d'« *un petit incident dont la cruelle signification m'échappa entièrement et ne fut comprise par moi que longtemps après.* » (III, page 54) : il s'agit « *des seringas venus du Midi* » offerts par la duchesse et dont « *l'odeur si violente* » sembla incommoder Andrée puis Albertine qu'elle mit en fuite, « *lui donnant le temps d'aller dans ma chambre, d'où elle m'appela, et de s'étendre sur mon lit. Encore une fois, au moment même, je ne trouvai à tout cela rien que de très naturel, tout au plus d'un peu confus, en tout cas insignifiant.* » (III, page 55).

Pour la scène de flagellation fut suscitée une attente : « *On verra, en effet, dans le dernier volume de cet ouvrage, M. de Charlus en train de faire des choses qui eussent encore plus stupéfié les personnes de sa famille et de ses amis, que n'avait pu faire pour lui la vie révélée par Léa.* » (III, page 216).

Plus loin, la déchéance du baron fut déjà tracée : « *M. de Charlus redescendit sa pente avec une vitesse que nous verrons progressivement croissante.* » (III, page 324).

Marcel, souffrant du départ d'Albertine et considérant que « *l'intelligence n'est pas l'instrument le plus subtil, le plus puissant, le plus approprié pour saisir le vrai* », annonça que « *la suite le montrera davantage, comme bien des épisodes ont pu déjà l'indiquer* » (III, page 423).

Il souligna lui-même une de ces anticipations : « *Malheureusement dès le lendemain, disons-le pour anticiper...* » (III, page 779).

Quand Charlus voulut renouer avec Morel, Marcel mentionna « *deux faits qui le lui prouvèrent rétrospectivement* », précisant dans une parenthèse : « *j'anticipe de beaucoup d'années pour le second de ces faits, postérieur à la mort de M. de Charlus. Or elle ne devait se produire que bien plus tard, et nous aurons l'occasion de le revoir plusieurs fois bien différent de ce que nous l'avons connu, et en particulier la dernière fois, à une époque où il avait entièrement oublié Morel* » (III, page 804) ; ce saut en avant obligea Proust à signaler dûment le nécessaire retour en arrière : « *Mais il faut revenir en arrière.* » (III, page 806).

Marcel, chez le prince de Guermantes, rencontra Mme de Forcheville qui lui parut « *pareille à celle d'autrefois* » (III, page 948), puis révéla que, « *moins de trois ans après* », il la revit qui était devenue « *un peu gaga* » (III, pages 951, 952).

De Mlle de Saint-Loup fut indiquée la destinée : « *Cette fille, dont le nom et la fortune pouvaient faire espérer à sa mère qu'elle épouserait un prince royal et couronnerait toute l'œuvre ascendante de Swann et de sa femme, choisit plus tard comme mari un homme de lettres obscur, car elle n'avait aucun snobisme, et fit redescendre cette famille plus bas que le niveau d'où elle était partie.* » (III, pages 1028-1029).

Mais l'anticipation la plus hardie fut celle qui dépassa le cadre chronologique d'« *À la recherche du temps perdu* » puisqu'à la mort de Swann, Marcel annonça qu'« *un petit imbécile a fait de vous le héros d'un de ses romans* » et qu'ainsi « *on recommencerait à parler de vous et que peut-être vous vivrez* » (III, page 200),

Le jeu avec la chronologie se fit particulièrement hardi quand, alors que le déroulement des événements était jusque-là rendu avec une grande minutie, Proust se permit soudain un saut énorme dans le temps. En effet, Marcel évoqua subrepticement « *l'état maladif qui allait me confiner dans une maison de santé* » (III, page 709), précisant plus loin qu'il y était resté « *jusqu'à ce que celle-ci ne pût plus trouver de personnel médical, au commencement de 1916* », pour ajouter : « *Je rentrai alors dans un Paris bien différent de celui où j'étais revenu une première fois, comme on le verra tout à l'heure, en août 1914, pour subir une visite médicale, après quoi j'avais rejoint ma maison de santé* »



(III, page 723). Et, au lieu de parler d'abord du retour de 1914, c'est au « *nouveau retour, en 1916* » qu'il se consacre d'abord (pages 723-735), pour traiter ensuite du premier retour (III, pages 737-751) et enfin revenir au second retour (III, pages 755- 1048). Quel embrouillamini !

Si certains de ces sauts en avant ou en arrière peuvent être attribués à un certain souci d'efficacité narrative, la plupart semblent plutôt la conséquence d'un manque d'organisation qui s'est manifesté d'abord dans la conception de l'ensemble d'« *À la recherche du temps perdu* ».

---

## Un texte trop sinueux

L'incohérence se manifeste aussi constamment au cours du texte. Proust, s'abandonnant souvent à une libre association des idées, à une dérive constante, à cette « *logomachie* » qu'il reprocha aux critiques (III, page 893), nous fait passer sans crier gare d'une situation à une autre, d'un sujet à un autre, d'une époque à une autre, d'une narration à une réflexion et l'inverse, se contentant d'une simple juxtaposition d'éléments disparates, ne se souciant pas d'enchaîner les faits pour leur donner du relief, ne donnant pas à ses lecteurs l'occasion de suivre le fil des péripéties, négligeant les raccords entre deux rédactions ou les faisant maladroitement, d'où des chevauchements et des hiatus.

On peut signaler l'introduction soudaine, alors qu'il était question du danger que les Champs-Élysées pourraient présenter pour la santé des enfants, d'un exposé sur « *les névropathes* » (I, page 495) ; celle du « *curé de Combray* » dans un développement où il était question de Françoise (III, page 15). Proust s'embourba souvent dans les détails des événements les plus futiles, en particulier dans les cinquante premières pages, dont il faut dépasser le cap difficile pour commencer à goûter le livre. Il s'immobilisa dans des piétinements, sensibles notamment dans les quatre-vingts pages qui sont consacrées au retour de Marcel à Paris au cours de la guerre (III, pages 723-809).

Il s'égara dans des digressions, des détours, sinon des dérapages (le spectacle d'une aubépine rose conduisit Marcel à nous apprendre que ce qui est « *en couleur* » coûte plus cher dans les magasins de Combray et que « *moi-même j'appréciais plus le fromage à la crème rose, celui où l'on m'avait permis d'écraser des fraises* » ! [I, page 139]). Il lui arriva de les signaler : « *Que cette parenthèse sur Mme de Forcheville [...] m'autorise à une autre, plus longue encore, mais utile pour décrire cette époque.* » (III, page 789) - « *Il me faut noter ici que le duc de Guermantes ne partageait nullement le pessimisme de son frère* » (III, pages 782). Après ces digressions, il s'avisait parfois de signaler le nécessaire retour au sujet : « *J'avais, pour reprendre le fil du récit, inscrit les noms et les adresses des jeunes filles...* » (II, page 789 ; on remarquera la curieuse construction : en quoi l'inscription des noms et des adresses permettait-elle de reprendre le fil du récit?) - « *Pour revenir à M. de Charlus* » (III, page 783) - « *Pour en revenir à cet homme politique* » (III, 949). Lorsqu'il fut question de trois étapes vers l'indifférence de Marcel à l'égard d'Albertine, la narration semblant, cette fois, vouloir être bien organisée, Marcel annonça que la première commença lors d'une promenade au Bois un dimanche de Toussaint (III, page 559) ; mais ce ne fut qu'après quatre pages, encombrées de moult digressions, qu'il en vint à raconter cet événement : il vit « *un groupe de trois jeunes filles* » (III, page 562) dont l'une d'elles, quelques jours plus tard, lui lança en passant « *un premier regard, puis m'ayant dépassé, et retournant la tête vers moi, un second qui acheva de m'enflammer* » (III, page 563), ce qui ouvrit un long développement sur « *Mlle d'Éporcheville* » (III, pages 563-594) qui était en fait « *Mlle de Forcheville* », la deuxième étape vers l'indifférence n'intervenant qu'alors ! Dans l'hôtel de Jupien, Marcel décela dans les propos de deux Russes (mais auraient-ils parlé français entre eux en ce lieu?) des déviations révélatrices produites par l'émotion dans le langage et s'engagea dans d'autres voies : d'abord le souvenir d'un mot d'Albertine à propos de Françoise (III, page 822) puis la prononciation à l'allemande du nom de Bloch par sa fille ; enfin, se rendant bien compte du caractère incongru de ces divagations, Proust fut bien obligé d'indiquer le retour à « *à la scène de l'hôtel* » (III, page 823). Le long exposé que fit Marcel de sa découverte de ce que devrait être son art (III, 866-917) est parsemé de digressions parfaitement accessoires (comme celle des pages 890-891, celle de la page 894).

D'autre part, Proust nous lasse par des répétitions fastidieuses. La proposition d'« *une nouvelle amitié* » faite à Gilberte à la fin de « *Du côté de chez Swann* » (I, page 413) se retrouva dans celle d'« *une amitié neuve* » dans « *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* » (I, page 486). Une réflexion sur l'affrontement entre la France et l'Allemagne (III, page 771) fut reprise et développée deux pages plus loin (III, page 773). L'indication que Saint-Simon évoqua de grands seigneurs jouant aux cartes « *avec leur domesticité* » (III, page 830) fut réitérée deux pages plus loin : ils « *passaient leur temps à jouer aux cartes avec les valets auxquels ils donnaient des sommes énormes !* » (III, page 832). L'épisode de l'hôtel de Jupien (III, pages 809-832) semble repris au début de la séquence suivante (III, page 835) où on apprend que des hommes réunis dans une même salle étaient « *du même monde, riche et aristocratique* » (III, page 835), ce qui est redit quelques lignes plus loin : « *ils appartenaient à une haute classe sociale* » (III, page 836). Avant de se rendre chez le prince de Guermantes, Marcel rencontra Charlus et fit de lui un portrait (III, pages 860-864) qui fut repris quand ils furent dans l'hôtel (III, page 922). Pendant la réception, Marcel rencontra Gilberte, qui, d'ailleurs, l'avait « *invité à dîner tous les deux seuls au restaurant* » (III, page 931) ; pourtant, il fut surpris quand lui « *dit un bonjour* » « *une grosse dame* » dans laquelle il ne la reconnaissait pas (III, page 980) et qui, s'étonnant de le trouver dans « *un de ces grands tralalas* », l'invita à des réunions intimes chez elle (III, page 984). Dans « *Le temps retrouvé* », il se convainquit : « *Cette idée du Temps [...] était un aiguillon, elle me disait qu'il était temps de commencer si je voulais atteindre ce que j'avais quelquefois senti au cours de ma vie, dans de brefs éclairs, du côté de Guermantes, dans mes promenades en voiture avec Mme de Villeparisis, et qui m'avait fait considérer la vie comme digne d'être vécue.* » (III, page 1032) et il répéta encore : « *Oui, à cette œuvre, cette idée du Temps que je venais de former disait qu'il était temps de me mettre* » (III, page 1035).

Proust répandit, dans des développements pesants sinon abscons, qui sont ceux d'un essayiste (mais il y en a de primesautiers !) plus que d'un romancier, le trop-plein de sa pensée qui était souvent d'une subtilité parfois complètement inutile, car il ne fit que céder à un maniaque besoin d'analyse minutieuse.

Il nota scrupuleusement le simple verbatim d'oiseuses et ennuyeuses conversations de salons ou de dîners qui s'entrelaçaient indéfiniment (lors de la réception à la Raspelière, et particulièrement pendant la partie de whist, c'en est étourdissant !), le roman versant souvent dans le bavardage mondain (la matinée chez Madame de Saint-Euverte couvre trois cents pages !). Mais fut restituée avec autant de soin la conversation des militaires et des prostitués qui se trouvaient dans l'hôtel de Jupien (III, pages 811-814).

Il nous entraîna dans la relation de tant d'événements sans intérêt, qui furent rapportés dans le plus grand détail, qu'on est convaincu qu'il ne peut s'agir que de la réalité d'une existence réelle et non d'une fiction car, dans ce cas, auraient été éliminées de telles scories, aurait été suivie une ligne plus nette.

Alors qu'il lui aurait fallu, première règle de l'art, savoir se restreindre, savoir choisir, Proust n'a su qu'accumuler. Mais il est vrai que le parcours de ces trois mille pages (et encore avons-nous échappé à une masse plus abondante encore, Marcel regrettant que « *les proportions de cet ouvrage ne me permettent pas d'expliquer ici à la suite de quels incidents de jeunesse M. de Vaugoubert était...* » [II, page 642]) est une performance dont sont fiers de nombreux lecteurs qui s'enorgueillissent d'avoir lu et relu cet immense fatras qui aurait mérité d'être réduit des deux tiers, à un seul tome par exemple.

---

## Un point de vue vacillant

On a déjà signalé que la plus grande partie d'«*À la recherche du temps perdu*» est écrite à la première personne, le livre ayant ainsi le ton du discours intérieur. On a voulu y voir une véritable révolution copernicienne car, par rapport au romancier traditionnel qui tourne autour du monde, ici c'est le monde qui tourne autour du romancier, autour de son narrateur intradiégétique, c'est-à-dire qui fait lui-même partie de cette histoire (dont c'est subrepticement qu'on apprend qu'il s'appelle Marcel) ; que le tableau est toujours éclairé à partir de sa conscience qui perçoit les personnages avant de les connaître, ne déroule que des fragments de leurs vies qui ne sont jamais continues ; que tout gravite autour de lui ; que c'est avec lui que le lecteur découvre le monde.

En fait, ce n'était pas le premier roman personnel.

Et ce point de vue subjectif n'est pas toujours maintenu. Il ne l'est évidemment pas dans «*Un amour de Swann*» dont Marcel dit que, «*bien des années après avoir quitté*» Combray, on l'avait renseigné «*au sujet d'un amour que Swann avait eu avant ma naissance, avec cette précision dans les détails plus facile à obtenir quelquefois pour la vie de personnes mortes il y a des siècles que pour celle de nos meilleurs amis*» (I, page 186). Cette partie est écrite à la troisième personne, bien que, à plusieurs reprises, survienne le «*je*» de Marcel («*Je me suis souvent fait raconter bien des années plus tard...*» [I, page 193] - «*comme j'eus à Combray dans mon enfance*» [I, page 295] - «*comme je devais l'être moi-même quelques années plus tard les soirs où il viendrait dîner à la maison, à Combray*» [I, page 297]) - Swann «*affectionnait beaucoup mon grand-oncle Adolphe*» [I, page 311] - «*Il soupçonna aussi mon grand-père*» [I, page 358]). Mais on peut se demander pourquoi Proust a ainsi, en dérogeant à la narration à la première personne, rompu l'unité de son œuvre.

Il est plus étonnant encore qu'à d'autres endroits d'«*À la recherche du temps perdu*», soient exposés par Marcel des faits, des situations, des conversations, etc. qu'il ne pouvait connaître :

- l'emploi dans l'intimité, par le père de Bloch, d'un dialecte «*mi-allemand, mi-juif*» (I, page 773) ;
- la duplicité du duc qui «*se parait de sa femme mais ne l'aimait pas. Très "suffisant", 'il détestait d'être interrompu, puis il avait dans son ménage l'habitude d'être brutal avec elle.*» (II, page 235) ;
- la conversation entre le père de Bloch et Mme Sazerat puis M. Nissim Bernard qui «*avait levé au ciel un regard d'ange*» (II, page 290) ;
- le dîner de Charlus au Grand Hôtel avec un valet de pied de madame de Cheigny reconnu comme un des leurs par les domestiques, et les paroles des uns et des autres (II, page 986-987) ;
- la prétention du maître d'hôtel Aimé de ne pas connaître Charlus, alors qu'il avait reçu de lui une lettre étrange, «*exemple de folie unilatérale chez un homme intelligent s'adressant à un imbécile sensé*» où, alléguant sa ressemblance parfaite avec un ami décédé, il lui demandait de venir jouer aux cartes avec lui et lui reprochait de s'y être soustrait plusieurs fois ;
- un des repas que Charlus et Morel prenaient dans des restaurants de la côte normande, et la restitution de leur conversation (II, pages 1006-1011) ;
- les projets de séduction cynique de Morel puis son amour pour la nièce de Jupien ou son besoin de se laisser entretenir par elle, tandis qu'elle a changé d'opinion (III, pages 51-52) ;
- le soupçon qu'a Charlus que, derrière les cours d'algèbre que prenait Morel, se cachait «*une coucherie avec une femme*», une affiliation avec «*la police secrète*», «*une expédition avec des agents de la sûreté*», «*l'attente d'un gigolo dont on pourra avoir besoin dans une maison de prostitution*» (III, page 163) ;
- la scène que Morel avait faite à la nièce de Jupien qu'il traita de «*grand pied de grue*», de «*putain*» (III, page 164) ;
- le fait que «*le baron [...] ignorait entièrement la scène de l'après-midi*» entre Morel et la nièce de Jupien (III, page 208) ;
- la lettre que Charlus ouvrit par mégarde et où Léa, l'actrice gomorrhéenne, s'adressait à Morel en lui disant : «*Grande sale, va !*», «*Ma belle chérie*», «*Toi, tu en es au moins, etc.*» (III, page 215) ;
- le comportement que Brichot eut à la Sorbonne avec Charlus (III, page 292) ;

- alors qu'il était à l'extérieur du salon des Verdurin avec Charlus et Brichot, la conversation qui se tenait à l'intérieur pendant ce temps, où M. Verdurin fit à Morel des révélations sur Charlus que Mme Verdurin confirma et aggrava (III, pages 309-315) ;
- la manoeuvre par laquelle Mme Verdurin, « souffrant pour ses migraines de ne plus avoir de croissant à tremper dans son café au lait, avait fini par obtenir de Cottard une ordonnance qui lui permit de s'en faire faire dans certain restaurant », qui lui permit de reprendre « son premier croissant le matin que les journaux narraient le naufrage du "Lusitania" » (III, page 772) ;
- la rencontre entre Charlus suppliant et Morel moqueur malgré la menace : « Prends garde, je me vengerai. » (III, pages 779-780) ;
- la lettre de Charlus trouvée après sa mort (III, page 805) ;
- alors qu'il se trouvait à l'étage supérieur de l'hôtel de Jupien, la sortie de la chambre no 3 (donc tout en bas) d'« un député de l'Action Libérale » (III, page 816).

Proust fit même indûment pénétrer Marcel dans d'autres esprits que le sien. Il s'insinua en Mme de Cambremer qui, à l'Opéra, « était du moins heureuse ce soir-là de penser que toutes ces femmes qu'elle ne connaissait guère verraient auprès d'elle un homme de leurs amis » (II, page 55). Il savait que Mme de Villeparisis aurait pensé : « "Quelle perfidie !" » (II, page 202). De Bloch, il crut pouvoir indiquer les pensées lors de sa grande discussion avec M. de Norpois (II, pages 240-243). Il imagina le duc de Guermantes « heureux qu'elle [la duchesse] me parlât avec une telle compétence des sujets qui m'intéressaient », pensant : "Elle est ferrée à glace sur tout. Mon jeune invité peut se dire qu'il a devant lui une grande dame d'autrefois dans toute l'acception du mot, et comme il n'y en a pas aujourd'hui une deuxième. » (II, page 524), et, plus loin, il le montra, au retour de la « redoute », « songeant que le lendemain il serait bien forcé d'être officiellement en deuil, et décidant d'avancer de huit jours la cure d'eaux qu'il devait faire. » (II, pages 739-740). Comme « une joie immense déborda du visage du valet de pied » quand la duchesse lui donna campo, Marcel put en induire qu'« il allait enfin pouvoir passer de longues heures avec sa promise qu'il ne pouvait quasiment plus voir depuis qu'à la suite d'une nouvelle scène avec le concierge, la duchesse lui avait gentiment expliqué qu'il valait mieux ne plus sortir pour éviter de nouveaux conflits. » (II, page 587 : faut-il croire que Marcel entretint une relation avec ce valet de pied et reçut ses confidences?). Il put dire que « à partir de ce jour [celui de la « conjonction » avec Jupien], M. de Charlus devait changer l'heure de ses visites à Mme de Villeparisis, non qu'il ne pût voir Jupien ailleurs et plus commodément, mais parce qu'aussi bien qu'ils l'étaient pour moi, le soleil de l'après-midi et les fleurs de l'arbuste étaient sans doute liés à son souvenir. » (II, page 630). Il crut pouvoir décider que Charlus fut déçu par le valet de pied de madame de Chevalignay parce qu'il était trop efféminé, qu'il en avait espéré un autre, « une espèce de paysan fort rustaud » (II, page 987). Par quel don de télépathie apprit-il que la sœur de Bloch et une actrice avaient « des relations secrètes qui bientôt ne leur suffirent plus. Être vues leur semblait ajouter de la perversité à leur plaisir, elles voulaient faire baigner leurs dangereux ébats dans les regards de tous. » (II, page 842)? De la nièce de Jupien, il sut qu'elle « avait changé d'opinion sur Morel et sur M. de Charlus [...] Elle avait découvert chez Morel (sans cesser de l'aimer pour cela) des profondeurs de méchanceté et de perfidie, d'ailleurs compensées par une douceur fréquente et une sensibilité réelle, et chez M. de Charlus une insoupçonnable et immense bonté, mêlée de duretés qu'elle ne connaissait pas. » (III, page 66). Il put nous apprendre que Bergotte se disait : « Je dépense plus que les millionnaires pour des fillettes, mais les plaisirs ou les déceptions qu'elles me donnent me font écrire un livre qui me rapporte de l'argent. » (III, page 183). Alors qu'il se trouvait dans le salon du prince de Guermantes, Marcel révéla que « pendant ce temps [...] à l'autre bout de Paris », la Berma attendait vainement des invités au goûter qu'elle offrait (III, pages 995-997) : « Quand la Berma vit l'heure passer et comprit que tout le monde la lâchait, elle fit servir le goûter et on s'assit autour de la table, mais comme pour un repas funéraire. » (III, 998) ; et il se permit, non seulement de rendre compte des événements qui s'y passaient, mais de restituer de ses propos. Le cas de l'huissier de la princesse de Guermantes est particulièrement problématique. Marcel peignit ses émois secrets avant même que se soit présenté le « jeune homme » qui lui avait accordé ses faveurs « l'avant-veille » dans les Champs-Élysées mais sans lui révéler son identité, se prétendant anglais (II, page 634), et qu'il reconnut dans le duc de Châtellerauld (II, page 636). Comment Marcel

pouvait-il avoir eu vent de cette rencontre et en comprendre la raison, puisqu'il n'avait découvert l'existence de l'homosexualité que quelques heures avant la réception en question? N'étant pas au courant de la vie secrète de l'huissier, comment, tendu et nerveux comme il l'était lui-même, aurait-il pu porter une attention suffisamment attentive à l'intonation avec laquelle il prononça le nom du duc de Châtellerauld pour y déceler une « *tendresse veloutée* »? Seule une personne avertie de cette rencontre aurait eu quelque motif de scruter ainsi l'attitude des deux hommes, et d'écouter avec attention les intonations de « l'aboyeur » pour tenter de percevoir si son professionnalisme l'emportait ou non sur son trouble... À supposer que Marcel ait appris plus tard cette rencontre, comment expliquer que, ce soir-là, il ait porté une telle attention aux nuances phonatoires de l'huissier, et que cette nuance imperceptible l'ait à ce point frappé qu'il s'en soit souvenu, ensuite, au moment où il aurait appris les moeurs de cet homme? Dans *“Un amour de Swann”*, Swann se rendit bien compte qu'il est impossible de tout scruter, de tout analyser, pour tenter de deviner ce qu'on nous cache, et que c'est au contraire lorsqu'on sait les pensées secrètes d'autrui qu'on peut déceler le sens d'une intonation, les traces imperceptibles d'un embarras. L'analyse de la voix de l'aboyeur fut bel et bien menée par un romancier « omniscient », et cette position extérieure de la narration met en péril le « réalisme subjectif » du roman.

Proust alla plus loin encore en prêtant une conscience à un poisson « *qui croit que l'eau où il nage s'étend au-delà du verre de son aquarium qui lui en présente le reflet, tandis qu'il ne voit pas à côté de lui, dans l'ombre, le promeneur amusé qui suit ses ébats ou le pisciculteur tout-puissant qui, au moment imprévu et fatal [...] le tirera sans pitié du milieu où il aimait vivre pour le rejeter dans un autre.* » (II, page 1049) !

Le romancier ne s'avisa de l'incongruité de ces ruptures du point de vue que dans ce qui fut un ajout tardif : alors que Marcel était à Venise, il mentionna différents événements survenus à Paris et indiqua alors : « *Ce que j'appris - car je n'avais pu assister à tout cela de Venise - c'est que...* » (III, page 661).

---

## Des personnages changeants

Dans sa lettre à Léon Blum. Proust lui avait annoncé : « *Il y a beaucoup de personnages ; ils sont préparés dès ce premier volume ; c'est-à-dire qu'ils feront dans le second exactement le contraire de ce à quoi on s'attendait dans le premier.* » En effet, *“À la recherche du temps perdu”* fait apparaître deux cents personnages, nombre qui explique la présence, dans l'édition de la Pléiade, d'un "Index des noms de personnes". Comme ceux de Balzac dans *“La comédie humaine”*, ils reviennent d'un tome à l'autre, présents effectivement ou ressuscités dans le souvenir, au détour d'une allusion ou d'une réminiscence, vus chaque fois sous un angle qui n'est jamais ni tout à fait le même ni tout à fait un autre. Beaucoup n'ont d'autre fonction que d'être présents ; ils entrent successivement dans le champ de vision de Marcel et sont alors portraiturés, ces portraits constituant d'ailleurs souvent des morceaux d'anthologie qui ne font pas partie intégrante du roman. Quelques-uns se détachent : Marcel évidemment avec ses parents et la servante Françoise, la duchesse et le duc de Guermantes, Charlus et son ami, Morel, Swann, Odette de Crécy et leur fille, Gilberte, Albertine et ses amies, Saint-Loup et Rachel, les Verdurin et les membres de leur « *petit clan* ». D'un tome à l'autre, ils ne cessent de se rencontrer, de se perdre et de se retrouver à Paris ou à Balbec, dans d'inraisemblables relations entrecroisées, dues souvent à des coïncidences improbables.

Ces personnages changent d'abord évidemment parce qu'ils vieillissent, qu'on les voit jeunes, puis mûrs, enfin déguisés par l'âge dans l'épisode final de la matinée chez le prince de Guermantes. Mais Proust semble avoir voulu accentuer la prise de conscience de ce vieillissement par Marcel en lui imposant un hiatus par lequel, pendant la guerre de 1914-1918, il fut éloigné de Paris par des séjours dans des maisons de santé, ce qui permit au romancier à la fois d'accorder moins d'importance au conflit, de faire quelque peu mûrir son personnage qui, jusque-là, était resté assez puéril, et de le faire parvenir à la claire notion de la façon de réaliser sa vocation littéraire. Lors de la matinée chez le

prince de Guermantes, il découvrit l'«*action destructrice du Temps au moment même où je voulais entreprendre de rendre claires, d'intellectualiser dans une œuvre d'art, des réalités extra-temporelles*». Il eut du mal à reconnaître le maître de maison et les invités dont la plupart étaient de ses connaissances mais avaient été littéralement déguisées par l'âge : les uns étaient complètement gâteux, mais d'autres, plus troublants encore, étaient reconnaissables tout en étant devenus différents. M. d'Argencourt semblait « *un vieux mendiant qui n'inspirait plus aucun respect* » (III, page 921) et chez « *ce sublime gaga* » le temps avait aussi changé le caractère. (III, page 922). Charlus lui parut « *foudroyé et poli* », « *arrivé à être tellement différent de lui-même que j'avais l'illusion d'être devant une autre personne, bienveillante, désarmée, inoffensive* » (III, page 922). Les autres personnes présentes étaient, comme lui, des « *poupées baignant dans les couleurs immatérielles des années, des poupées extériorisant le Temps* » (III, page 924), offrant « *comme toutes les images successives, et que je n'avais jamais vues, qui séparaient le passé du présent* » (III, page 925). « *Une jeune femme que j'avais connue autrefois, maintenant blanche et tassée en petite vieille maléfique, semblait indiquer qu'il est nécessaire que, dans le divertissement final d'une pièce, les êtres fussent travestis à ne pas les reconnaître.* » (III, page 926). Bloch montrait « *la docte fatigue des vieillards aimables* » (III, page 928). Sur ceux très âgés planait l'incertitude : « *On faisait tous les jours prendre des nouvelles de tant de gens à l'article de la mort.* » (III, page 977). La princesse de Nassau, « *cette grande cocotte du monde que j'avais connue autrefois [...] restait une Marie-Antoinette au nez autrichien, au regard délicieux, conservée, embaumée grâce à mille fards adorablement unis qui lui faisaient une figure lilas* ». (III, page 979). Quant au prince de Guermantes, Marcel eut peine à le reconnaître : il était affublé d'une barbe blanche et semblait traîner des semelles de plomb ; il n'en avait pas moins « *l'air bonhomme d'un roi de féerie* » recevant ses invités, cet air qui l'avait déjà frappé la première fois qu'il l'avait vu. La vie apparaissait à Marcel « *comme la féerie où on voit d'acte en acte le bébé devenir adolescent, homme mûr et se courber vers la tombe.* » « *Chez certains êtres le remplacement successif, mais accompli en mon absence, de chaque cellule par d'autres, avait amené un changement si complet, une si entière métamorphose que j'aurais pu dîner cent fois en face d'eux dans un restaurant sans me douter plus que je les avais connus autrefois que je n'aurais pu deviner la royauté d'un souverain incognito ou le vice d'un inconnu.* » (III, pages 930-931). Mais il eut la révélation que le temps avait passé aussi pour lui. « *Comme quelqu'un, entendant dire que j'étais souffrant, demanda si je ne craignais pas de prendre la grippe qui régnait à ce moment-là, un autre bienveillant me rassura en me disant : "Non, cela atteint plutôt les personnes encore jeunes. Les gens de votre âge ne risquent plus grand'chose"* » (III, page 929). Pourtant, la duchesse de Guermantes, toujours élégante et brillante, lui dit : « *Vous êtes toujours le même. Vous êtes étonnant, vous restez toujours jeune* », mais lui donna le sentiment de sa propre vieillesse en lui rappelant qu'il était son plus vieil ami. De même, un jeune homme lui témoigna des sentiments respectueux, en se désignant comme « *mon petit ami* ». Ainsi tous « *extériorisaient* » pour lui le temps. Il constatait que « *chez certains êtres le remplacement successif, mais accompli en mon absence, de chaque cellule par d'autres, avait amené un changement complet, une entière métamorphose.* » Gilberte l'invitant à dîner avec elle, il lui répondit : « *Si vous ne trouvez pas compromettant de venir dîner seule avec un jeune homme.* » (III, page 931). Cela le fit méditer : « *Je ne m'apercevais pas combien j'avais changé. [...] Et maintenant, je comprenais ce qu'était la vieillesse* ». Et il appréciait le profit de cette découverte pour son livre. (III, page 932). M. de Cambremer lui demanda : « *Est-ce que vous avez toujours vos étouffements?* » et, sur sa réponse affirmative, ajouta : « *Vous voyez que ça n'empêche pas la longévité.* » (III, page 933). Il observait divers effets du temps : Legrandin avait pris un aspect sculptural (III, page 934) ; la vieillesse avait embelli le prince d'Agrigente (III, page 935), car elle fait de certains « *des jeunes gens de dix-huit ans extrêmement fanés* » (III, page 936). Il méditait sur ce que c'est que « *reconnaître* » quelqu'un (III, page 939), sur les difficultés qu'y oppose le temps écoulé (III, page 940), sur les ressemblances imprévues entre des parents, révélées par le temps. D'un ancien camarade, il ne retrouva que la voix (III, page 941). Il lui fallut admettre l'accélération ou le ralentissement des mesures du temps pour certaines personnes. (III, page 942). S'imposait à lui l'idée de la survivance à travers les générations des « *cellules morales qui composent un être* » (III, page 944). Chez Legrandin, il découvrit « *avec une satisfaction de zoologiste* » des traits de certains de ses parents qui faisaient « *de lui comme une*

*caricature plus vraie, plus profonde, que si elle avait été littéralement ressemblante* » (III, page 945). Il remarqua la lutte des femmes contre l'âge (III, page 945). Devant elles, « *on était effrayé, en pensant aux périodes qui avaient dû s'écouler avant que s'accomplît une pareille révolution dans la géologie d'un visage.* » (III, page 946). Mais « *certains hommes, certaines femmes ne semblaient pas avoir vieilli ; leur tournure était aussi svelte, leur visage aussi jeune.* » (III, page 945) Cependant, de près, leur figure « *apparaissait tout autre.* » (III, page 946). « *Seule peut-être Mme de Forcheville, comme injectée d'un liquide, d'une espèce de paraffine qui gonfle la peau mais l'empêche de se modifier, avait l'air d'une cocotte d'autrefois à jamais "naturalisée".* » (III, page 947). Marcel la trouvait donc « *pareille à celle d'autrefois* » (III, page 948) ; mais, plus loin, elle avait pour lui « *l'air d'une rose stérilisée* » ; il lui fit cependant « *des compliments sur sa jeunesse* » et elle lui répondit : « *Vous êtes gentil, my dear, merci tant, merci tant* », mais « *les minutes maintenant passées auprès d'elle me semblaient interminables à cause de l'impossibilité de savoir que lui dire.* » (III, page 950). « *Moins de trois ans après* », il la revit qui était devenue « *un peu gaga* ». À un ministre, naguère taré, le temps avait ramené la considération. Plus loin, Marcel indique qu'« *on s'étonna que j'eusse gardé tous mes cheveux noirs. Mais je manquai trois fois de tomber en descendant l'escalier. Ce n'avait été qu'une sortie de deux heures ; mais quand je fus rentré, je sentis que je n'avais plus ni mémoire, ni pensée, ni force, ni aucune existence. [...] Je n'avais à proprement parler aucune maladie, mais je sentais que je n'étais plus capable de rien.* »

Surtout, ces personnages subissent presque tous (car sont en particulier épargnés Swann, Marcel, ses parents et Françoise) ce qu'on peut appeler la loi du retournement ironique, du changement surprenant de leur personnalité, de leur sexualité (une sorte d'épidémie d'homosexualité frappant la plupart), de leur situation sociale, ce que Gide a appelé « ces voiles sans cesse déchirés », le mouvement de renversement périodique des données précédentes étant un principe clé du roman. Ici aussi on bute sur des invraisemblances dont Proust ne s'est pas soucié.

## Des tons variés

«*À la recherche du temps perdu*» est dominé par la tristesse, la délectation morose, la plainte lancinante, dues à la persistance de l'état maladif et nerveux, à la longue incertitude de la vocation, à l'amour malheureux et à la jalousie qui ne peut être que lui être liée, au spectacle du vice qui se répand comme une épidémie, au tableau d'une société divisée en classes traversées par l'antisémitisme, à la duplicité et à la mutabilité généralisées, à la découverte du vieillissement inéluctable ; par la mélancolie rêveuse, la nostalgie obsédante, la vision désenchantée du monde, ce que Charles Du Bos a appelé « la poésie de la désillusion » qui lui parut « une forme de poésie tout à fait spéciale à Proust » ; par l'inquiétude obsédante, la constatation pessimiste. Cette noirceur imprègne des centaines et des centaines de pages, et on la retrouvera dans l'analyse des autres aspects de l'oeuvre. Mais elle est parfois éclairée par les joies qu'offrent la nature et l'art, et par des accès de comique, car Proust est aussi un auteur comique !

En effet, parmi ses nombreuses comparaisons, beaucoup sont cocasses :

- « *Quelquefois, comme Ève naquit d'une côte d'Adam, une femme naissait pendant mon sommeil d'une fausse position de ma cuisse.* » (I, page 4).
- Cette femme, il voulait « *la retrouver, comme ceux qui partent en voyage pour voir de leurs yeux une cité désirée.* » (I, page 5).
- Le salon des Verdurin était « *une petite église* » où, pour être un « *fidèle* », « *il fallait adhérer tacitement à un credo* », s'abstenir de « *cet esprit d'examen et de ce démon de frivolité qui pouvait par contagion devenir fatal à l'orthodoxie* » (I, page 188).
- Swann passait d'une duchesse à une fille de la campagne « *comme ferait un affamé qui troquerait un diamant contre un morceau de pain !* » (I, page 193).

- Cottard s'aventura à parler de la musique de Vinteuil « *comme un nageur débutant qui se jette à l'eau pour apprendre mais choisit un moment où il n'y a pas trop de monde pour le voir.* » (I, page 213).
- La petite phrase de Vinteuil, pour Swann et Odette, « *était comme l'air national de leur amour* » (I, page 218).
- Swann « *avait voulu laisser à sa pensée le temps d'accourir [...] comme une parente qu'on appelle pour prendre sa part du succès d'un enfant qu'elle a beaucoup aimé* » et il eut, pour le « *visage d'Odette non encore possédée, ni même encore embrassée [...] ce regard avec lequel, un jour de départ, on voudrait emporter un paysage qu'on va quitter pour toujours.* » (I, page 233).
- Mme Verdurin, apprenant que Swann fréquentait les La Trémouille, « *éprouvait la colère d'un grand inquisiteur qui ne parvient pas à extirper l'hérésie* » (I, page 259).
- Swann ressentait « *cette volupté d'être amoureux, de ne vivre que d'amour, de la réalité de laquelle il doutait parfois, le prix dont en somme il la payait, en dilettante de sensations immatérielles, lui en augmentait la valeur - comme on voit des gens incertains si le spectacle de la mer et le bruit de ses vagues sont délicieux, s'en convaincre ainsi que de la rare qualité de leurs goûts désintéressés, en louant cent francs par jour la chambre d'hôtel qui leur permet de les goûter.* » (I, page 267).
- « *Une paresse d'esprit qui était chez lui congénitale, intermittente et providentielle, vint à ce moment éteindre toute lumière dans son intelligence, aussi brusquement que, plus tard, quand on eût installé partout l'éclairage électrique, on put couper l'électricité dans une maison.* » (I, page 268).
- « *Sa jalousie, comme une pieuvre qui jette une première, puis une seconde, puis une troisième amarre, s'attacha solidement à ce moment de cinq heures du soir, puis à un autre, puis à un autre encore.* » (I, page 283).
- Odette fut vue par Swann comme « *une eau informe qui coule selon la pente qu'on lui offre, un poisson sans mémoire et sans réflexion qui, tant qu'il vivra dans son aquarium, se heurtera cent fois par jour contre le vitrage qu'il continuera à prendre pour de l'eau.* » (I, page 290).
- Swann se disait : « *Entendre du Wagner pendant quinze jours avec elle qui s'en soucie comme un poisson d'une pomme, ce serait gai !* » (I, page 301).
- Swann « *recommençait à croire à l'existence d'une vie plus heureuse, presque à en éprouver l'appétit, comme il arrive à un malade alité depuis des mois, à la diète, et qui aperçoit dans un journal le menu d'un déjeuner officiel ou l'annonce d'une croisière en Sicile.* » (I, page 311).
- « *Le monocle du général, resté entre ses paupières comme un éclat d'obus dans sa figure vulgaire, balafrée et triomphale, au milieu du front qu'il éborgnait comme l'oeil unique du cyclope, apparut à Swann comme une blessure monstrueuse qu'il pouvait être glorieux d'avoir reçue mais qu'il était indécent d'exhiber.* » (I, 326).
- M. de Bréauté « *portait, collé à son revers, comme une préparation d'histoire naturelle sous un microscope, un regard infinitésimal et grouillant d'amabilité* » (I, pages 326-327).
- La tête de la marquise de Gallardon « *faisait penser à la tête "rapportée" d'un orgueilleux faisant qu'on sert sur une table avec toutes ses plumes.* » (I, page 329).
- « *À partir de ce moment, dans l'espoir que Swann la remarquerait, la princesse ne fit plus, comme une souris blanche apprivoisée à qui on tend puis on retire un morceau de sucre, que tourner sa figure, remplie de mille signes de connivence [...] dans la direction où était Swann et si celui-ci changeait de place, elle déplaçait parallèlement son sourire aimanté.* » (I, page 335).
- « *Les gens non amoureux trouvent qu'un homme d'esprit ne devrait être malheureux que pour une personne qui en valût la peine ; c'est à peu près comme s'étonner qu'on daigne souffrir du choléra par le fait d'un être aussi petit que le bacille virgule.* » (I, page 345).
- « *Cet avenir intérieur, ce fleuve incolore et libre, voici qu'une seule parole d'Odette venait l'atteindre jusqu'en Swann et, comme un morceau de glace, l'immobilisait, durcissait sa fluidité, le faisait geler tout entier ; et Swann s'était senti soudain rempli d'une masse énorme et infrangible qui pesait sur les parois intérieures de son être jusqu'à le faire éclater.* » (I, page 355).
- « *Il aimait la sincérité, mais il l'aimait comme un proxénète pouvant le tenir au courant de la vie de sa maîtresse.* » (I, page 360).
- M. de Norpois parla à Marcel de la littérature « *comme d'une personne vénérable et charmante* » (I, page 452).



- Les névropathes « *prennent l'habitude de ne pas plus tenir compte de ces avertissements qu'un soldat, lequel, dans l'ardeur de l'action, les perçoit si peu qu'il est capable, étant mourant de continuer encore quelques jours à mener la vie d'un homme en bonne santé.* » (I, page 495).
- « *La pensée que l'on m'empêcherait de sortir si l'on s'apercevait que j'étais malade me donna, comme l'instinct de conservation à un blessé, la force de me traîner jusqu'à ma chambre.* » (I, page 495).
- Cottard, en consultation auprès de Marcel, « *tâchait de se rappeler s'il avait pensé à prendre un masque froid, comme on cherche une glace pour regarder si on n'a pas oublié de nouer sa cravate.* » (I, page 498).
- Comme on voulait l'empêcher de voir Gilberte, Marcel indiqua : « *Je me contraignais à redire tout le temps le nom de Gilberte, comme ce langage natal que les vaincus s'efforcent de maintenir pour ne pas oublier la patrie qu'ils ne reverront pas.* » (I, page 499).
- Les meubles donnés par Marcel à la patronne de la maison de passe lui « *semblaient vivre et me supplier, comme ces objets en apparence inanimés d'un conte persan, dans lesquels sont enfermées des âmes qui subissent un martyr et implorent leur délivrance.* » (I, page 578).
- « *Une langue que nous ne savons pas est un palais clos dans lequel celle que nous aimons peut nous tromper, sans que, restés au dehors et désespérément crispés dans notre impuissance, nous parvenions à rien voir, à rien empêcher.* » (I, page 583).
- Marcel « *jetait la bouée de quelques mots placés comme au hasard, et où mon amie pourrait accrocher une réconciliation.* » (I, page 586).
- « *Si j'avais voulu tracer ma signature sur cette pierre, la Vierge de Balbec [aurait été] métamorphosée, ainsi que l'église elle-même, en une petite vieille de pierre dont je pouvais mesurer la hauteur et compter les rides.* » (I, page 660).
- « *La princesse de Luxembourg nous avait tendu la main et, de temps en temps, tout en causant avec la marquise, elle se détournait pour poser de doux regards sur ma grand'mère et sur moi, avec cet embryon de baiser qu'on ajoute au sourire quand celui-ci s'adresse à un bébé avec sa nounou. Même dans son désir de ne pas avoir l'air de siéger dans une sphère supérieure à la nôtre, elle avait sans doute mal calculé la distance, car, par une erreur de réglage, ses regards s'imprégnèrent d'une telle bonté que je vis s'approcher le moment où elle nous flatterait de la main comme deux bêtes sympathiques qui eussent passé la tête vers elle, à travers un grillage, au jardin d'Acclimatation.* » (I, page 699).
- « *Bloch [...] supportait comme au fond des mers les incalculables pressions que faisaient peser sur lui non seulement les chrétiens de la surface, mais les couches superposées des castes juives supérieures à la sienne.* » (I, page 744).
- Bloch, parlant de « *LLLLegrandin* », « *savourait ce nom comme un vin de derrière les fagots* » (I, page 745).
- Marcel rapporta que Charlus « *lança sur moi une suprême oeillade à la fois hardie, prudente, rapide et profonde, comme un dernier coup que l'on tire au moment de prendre la fuite* » (I, page 752).
- Charlus, face à Marcel, attachait « *le regard investigateur de ses yeux pénétrants [...] sur ma figure, avec le même sérieux, le même air de préoccupation, que si elle eût été un manuscrit difficile à déchiffrer.* » (I, page 760).
- Au restaurant de Rivebelle, Marcel « *remarqua un de ces servants [sic], très grand, emplumé de superbes cheveux noirs, la figure fardée d'un teint qui rappelait davantage certaines espèces d'oiseaux rares que l'espèce humaine et qui, courant, sans trêve et, eût-on dit, sans but, d'un bout à l'autre de la salle, faisait penser à quelqu'un de ces "aras" qui remplissent les grandes volières des jardins zoologiques de leur ardent coloris et de leur incompréhensible agitation.* » (I, page 810).
- La tête de Saint-Loup « *faisait penser à ces tours d'antique donjon dont les créneaux inutilisés restent visibles, mais qu'on a aménagées intérieurement en bibliothèque.* » (I, page 819).
- Marcel, ayant rencontré les jeunes filles en fleurs, aurait voulu « *en devenant l'ami de l'une d'elles pénétrer - comme un païen raffiné ou un chrétien scrupuleux chez les barbares - dans une société rajeunissante où régnaient la santé, l'inconscience, la volupté, la cruauté, l'inintellectualité et la joie* » (I, page 830).

- Il se disait : « *On n'en vient à n'aimer que les très jeunes filles, celles chez qui la chair comme une pâte précieuse travaille encore. Elles ne sont qu'un flot de matière ductile pétrie à tout moment par l'impression passagère qui les domine. On dirait que chacune est tour à tour une petite statuette de la gaîté, du sérieux juvénile, de la câlinerie, de l'étonnement, modérée par une expression franche, complète mais fugitive.* » (I, page 905).
- Dans le nouvel appartement, Marcel, « *pareil à un boa qui vient d'avaler un bœuf* », se sentait « *péniblement bossué par un long bahut que ma vue avait à "digérer"*. » (II, page 10).
- Madame de Cambremer ressemblait « *à quelque pensionnaire provinciale, montée sur fil de fer, droite, sèche et pointue, un plumet de corbillard verticement dressé dans les cheveux* ». (II, page 54).
- À l'Opéra, « *les loges [...] semblaient de grosses bourriches piquées de fleurs humaines* » (II, page 54).
- Le client de Rachel, « *n'aimant pas la nudité, lui disait qu'elle pouvait garder sa chemise, comme le font certains praticiens qui, ayant l'oreille très fine et la crainte de faire se refroidir leur malade, se contentent d'écouter la respiration et le battement du cœur à travers un linge.* » (II, page 158).
- Alors que Saint-Loup avait été abordé par un promeneur, Marcel constata : « *Tout d'un coup, comme apparaît au ciel un phénomène astral, je vis des corps ovoïdes prendre avec une rapidité vertigineuse toutes les positions qui leur permettaient de composer, devant Saint-Loup, une instable constellation. Lancés comme par une fronde ils me semblèrent être au moins au nombre de sept. Ce n'étaient pourtant que les deux poings de Saint-Loup, multipliés par leur vitesse à changer de place dans cet ensemble en apparence idéal et décoratif. Mais cette pièce d'artifice n'était qu'une roulée qu'administrait Saint-Loup et dont le caractère agressif au lieu d'esthétique me fut d'abord révélé par l'aspect du monsieur médiocrement habillé, lequel parut perdre à la fois toute contenance, une mâchoire et beaucoup de sang.* » (II, page 182).
- Trois dames aristocrates, mais déçues à cause de leur conduite, étaient « *trois Parques à cheveux blancs, bleus ou roses qui avaient filé le mauvais coton d'un nombre incalculable de messieurs.* » (II, page 197).
- « *De toutes les graines voyageuses, celle à qui sont attachées les ailes les plus solides qui lui permettent d'être disséminée à une plus grande distance de son lieu d'éclosion, c'est encore une plaisanterie* » (II, page 239).
- Les grandes richesses du duc de Guermantes apparaissaient « *omniprésentes en tous ses membres, comme si elles avaient été fondues au creuset en un seul lingot humain* » (II, page 284).
- M. Nissim Bernard « *avait maintenant l'air d'une larve préraphaélite où des poils se seraient malproprement implantés, comme des cheveux noyés dans une opale* » (II, page 290).
- La mère de Marcel le guérit de son amour pour Mme de Guermantes « *d'un seul coup, comme un hypnotiseur qui vous fait revenir du lointain pays où vous vous imaginiez être, et vous rouvre les yeux, ou comme le médecin qui, vous rappelant, au sentiment du devoir et de la réalité, vous guérit d'un mal imaginaire dans lequel vous vous complaisiez* » (II, page 371).
- Bloch est, par la conduite de Charlus à son égard, « *étreinté comme qui a voulu monter un cheval tout le temps prêt à prendre le mors aux dents, ou nager contre des vagues qui vous rejettent sans cesse sur le galet* » (II, page 382).
- Marcel, sanglotant sur des tapis enroulés et avalant leur poussière et ses larmes, se vit « *pareil aux Juifs qui se couvraient la tête de cendres dans le deuil* » (II, page 393).
- Il laissa ses « *phalanges s'engager dans l'étau qu'était une poignée de main à l'allemande* » donnée par le prince de Faffenheim.
- De Charlus en colère, on n'est pas étonné d'apprendre que « *tandis que se crispaient les blêmes serpents écumeux de sa face [de quoi s'agit-il exactement?], sa voix devenait tour à tour aiguë et grave comme une tempête asourdissante et déchaînée.* » (II, page 272).
- Vinrent rendre visite au duc de Guermantes deux dames « *porteuses de cannes* », qui « *descendues des hauteurs de l'hôtel de Bréquigny* », « *munies de leur bâton d'alpiniste [...] reprirent la route escarpée de leur faite* » (II, page 575). Et furent encore mentionnées plus loin « *les pentes accidentées par où l'on monte jusqu'à l'hôtel de Bréquigny* » (II, page 601).
- Charlus aurait pu, auprès des artistes, « *jouer le rôle du renne envers les Esquimaux : ce précieux animal arrache pour eux, sur des roches désertiques, des lichens, des mousses qu'ils ne sauraient*

découvrir, ni utiliser, mais qui, une fois digérés par le renne, deviennent pour les habitants de l'Extrême Nord un aliment assimilable. » (ce qui, soit dit en passant, est de la plus haute fantaisie [II, page 567])

- Jupien « prenait des poses avec la coquetterie qu'aurait pu avoir l'orchidée pour le bourdon providentiellement survenu. » (II, page 604).

- De Jupien et de Charlus, « on eût dit deux oiseaux, le mâle et la femelle, le mâle cherchant à s'avancer, la femelle - Jupien - ne répondant plus par aucun signe à ce manège, mais regardant son nouvel ami sans étonnement, avec une fixité inattentive, jugée sans doute plus troublante et seule utile, du moment que le mâle avait fait les premiers pas, et se contentant de lisser ses plumes. », comparaison animale qui est auparavant justifiée : « La multiplicité de ces comparaisons est elle-même d'autant plus naturelle qu'un même homme, si on l'examine pendant quelques minutes semble successivement un homme, un homme-oiseau, un homme-poisson, un homme insecte » (II, page 606).

- « Jusqu'ici je m'étais trouvé, en face de M. de Charlus, de la même façon qu'un homme distrait, lequel, devant une femme enceinte dont il n'a pas remarqué la taille alourdie, s'obstine, tandis qu'elle lui répète en souriant : "Oui, je suis un peu fatiguée en ce moment", à lui demander indiscretement : "Qu'avez-vous donc?" Mais que quelqu'un lui dise : "Elle est grosse", soudain il aperçoit le ventre et ne verra plus que lui. » (II, page 613).

- Les invertis « ne ressemblent pas plus au commun des mortels que ces singes à l'oeil mélancolique et cerné, aux pieds prenants, qui revêtent le smoking et portent une cravate noire » (II, page 620).

- « La vie de certains invertis paraît quelquefois changer, leur vice (comme on dit) n'apparaît plus dans leurs habitudes ; mais rien ne se perd : un bijou caché se retrouve ; quand la quantité des urines d'un malade diminue, c'est bien qu'il transpire davantage, mais il faut toujours que l'excrétion se fasse. » (II, page 625).

- D'un homosexuel, dont la passion secrète, s'était transposée ailleurs, il est dit que « les désirs avaient passé par virement, comme dans un budget, sans rien changer au total, certaines dépenses sont portées à un autre exercice. » (II, page 625),

- « Comme il en est pour ces malades chez qui une crise d'urticaire fait disparaître pour un temps leurs indispositions habituelles, l'amour pur à l'égard d'un jeune parent semble, chez l'inverti, avoir momentanément remplacé, par métastase, des habitudes qui reprendront un jour ou l'autre la place du mal vicariant et guéri. » (II, page 625)

- À « la langue insolite » que parle l'inverti, « tout au plus quelque loqueteux du quai fera-t-il semblant de s'intéresser, mais pour un bénéfice matériel seulement, comme ceux qui, au Collège de France, dans la salle où le professeur de sanscrit parle sans auditeur, vont suivre le cours, mais seulement pour se chauffer. » (II, page 626).

- « L'assouvissement avait lieu grâce à une violente sermonce que le baron jetait à la figure du visiteur, comme certaines fleurs, grâce à un ressort, aspergent à distance l'insecte inconsciemment complice et décontenancé. » (II, page 629).

- « L'huissier me demanda mon nom, je le lui dis aussi machinalement que le condamné à mort se laisse attacher au billot. » (II, page 637).

- La duchesse de Guermantes faisait briller ses yeux « seulement d'une flamme spirituelle chaque fois qu'elle avait à dire bonjour à quelque ami, absolument comme si celui-ci avait été quelque mot d'esprit, quelque trait charmant, quelque régal pour délicats dont la dégustation a mis une expression de finesse et de joie sur le visage du connaisseur. » (II, page 661).

- L'homosexualité fut vue comme une maladie : « Un clinicien n'a même pas besoin que le malade en observation soulève sa chemise ni d'écouter la respiration, la voix suffit [...] Bien que ma découverte du genre de maladie en question datât seulement du jour même [...] je n'aurais pas eu besoin, pour donner un diagnostic, de poser des questions, d'ausculter. » (II, page 664).

- Charlus ayant découvert la beauté des deux fils de Mme de Surgis « semblait précisément un magicien appliquant toute la puissance de sa volonté et de son raisonnement à tirer un horoscope. Non seulement comme à une Pythie sur son trépied, les yeux lui sortaient de la tête, mais, pour que rien ne vînt le distraire de travaux qui exigeaient la cessation des mouvements les plus simples, il avait (pareil à un calculateur qui ne veut rien faire d'autre tant qu'il n'a pas résolu son problème) posé

*auprès de lui le cigare qu'il avait un peu auparavant dans la bouche et qu'il n'avait plus la liberté nécessaire pour fumer. En apercevant les deux divinités accroupies que portait à ses bras le fauteuil placé en face de lui, on eût pu croire que le baron cherchait à découvrir l'énigme du Sphinx, si ce n'avait été plutôt celle et d'un jeune et vivant Œdipe [...] La figure du jeune marquis de Surgis semblait, tant M. de Charlus était profondément absorbé devant elle, être quelque mot en losange, quelque devinette, quelque problème d'algèbre dont il eût cherché à percer l'énigme ou à dégager la formule. Devant lui les signes sibyllins et les figures inscrites sur cette table de la Loi semblaient le grimoire qui allait permettre au vieux sorcier de savoir dans quel sens s'orientaient les destins du jeune homme. » (II, page 688).*

- Swann « *était arrivé à ce degré de fatigue où le corps d'un malade n'est plus qu'une cornue où s'observent des réactions chimiques* » (II, page 699).

- Mme Verdurin « *était censée rire aux larmes et pouvait aussi bien ne penser à rien du tout que les gens qui, pendant qu'ils font une prière un peu longue, ont la sage précaution d'ensevelir leur visage dans leurs mains.* » (II, page 955).

- La vieille marquise de Cambremer, qui avait « *revêtu un mantelet de jais pareil à une dalmatique, et par-dessus lequel pendait une étole d'hermine* », évoquait un évêque en tournée épiscopale (II, page 806).

- Françoise « *reconnut un domestique* » « *comme la vieille nourrice Euryclée reconnaît Ulysse bien avant les prétendants assis au festin* » (II, page 988)

- L'amoureux passionné est « *comme un nageur entraîné [qui] sans s'en apercevoir, bien vite perd de vue la terre.* » (II, page 993).

- Le chauffeur « *s'exprimait si simplement qu'on eût toujours dit paroles d'Évangile* ». Aussi devint-il dans les phrases suivantes un « *jeune évangéliste, appuyé sur sa roue de consécration* », un « *jeune apôtre* » qui « *accomplissait miraculeusement la multiplication des kilomètres* » (II, pages 1027-1028).

- Le caractère de Morel « *ressemblait à ces vieux livres du Moyen Âge, pleins d'erreurs, de traditions absurdes, d'obscénités, il était extraordinairement composite.* » (II, page 1032).

- « *M. de Charlus vivait dupé comme le poisson qui croit que l'eau où il nage s'étend au-delà du verre de son aquarium qui lui en présente le reflet, tandis qu'il ne voit pas à côté de lui, dans l'ombre, le promeneur amusé qui suit ses ébats ou le pisciculteur tout-puissant qui, au moment imprévu et fatal, différé en ce moment à l'égard du baron (pour qui le pisciculteur, à Paris, sera Mme Verdurin), le tirera sans pitié du milieu où il aimait vivre pour le rejeter dans un autre.* » (II, page 1049).

- Dans le train allant vers la Raspelière, Charlus regardait furtivement des « *jeunes gens* » « *comme font ces enfants à qui, à la suite d'une brouille entre parents, on a défendu de dire bonjour à des camarades, mais qui, lorsqu'ils les rencontrent, ne peuvent se priver de lever la tête avant de retomber sous la férule de leur précepteur.* » (II, page 1053).

- Dans la maison de prostitution qu'est le Palace de Maineville, « *les voix des jeunes bonnes répétaient en plus bas, sans se lasser, l'ordre de la sous-maîtresse, comme ces catéchismes qu'on entend les élèves psalmodier dans la sonorité d'une église de campagne.* » (II, page 1079).

- Le ventre de l'homme s'enlaidit de son sexe qui est « *comme le crampon resté fiché dans une statue descellée.* » (III, page 79).

- Albertine « *continuait à dormir comme une montre qui ne s'arrête pas, comme une plante grimpante, un volubilis qui continue de pousser ses branches quelque appui qu'on lui donne.* » (III, page 113).

- La crémère désirée « *se dérobaît, comme une déesse dans la nue que fait trembler la foudre.* » (III, page 140).

- « *C'est terrible d'avoir la vie d'une autre personne attachée à la sienne comme une bombe qu'on tiendrait sans qu'on puisse la lâcher sans crime.* » (III, page 181).

- Charlus est vu par Marcel alors qu'il se rend à la soirée chez les Verdurin comme un « *monstre puissant, bien malgré lui, toujours escorté quoique à quelque distance, comme le requin par son pilote [ou] accompagné de son satellite, un astre à une tout autre période de sa révolution et qu'on commence à voir dans son plein, ou un malade envahi maintenant par le mal qui n'était, il y a quelques années, qu'un léger bouton qu'il dissimulait aisément et dont il ne soupçonnait pas la gravité.* » (III, page 204).

- « *Il n'est pas d'exil au pôle Sud, ou au sommet du Mont-Blanc, qui nous éloigne autant des autres qu'un séjour prolongé au sein d'un vice intérieur.* » (III, page 211).
- M. de Palancy ressemblait à un poisson, « *avec sa grosse tête de carpe aux yeux ronds* » ; il « *se déplaçait lentement au milieu des fêtes en desserrant d'instant en instant ses mandibules* ». On le vit, à un autre moment, « *le cou tendu, la figure oblique, son gros œil rond collé contre le verre de son monocle, se déplaçant lentement dans l'ombre transparente [...] Par moments, il s'arrêtait, vénérable, soufflant et moussu, et les spectateurs n'auraient pu dire s'il souffrait, dormait, nageait, était en train de pondre ou respirait seulement* » (I, page 43).
- Albertine affirma : « *Pour les glaces [...], toutes les fois que j'en prends, temples, églises, obélisques, rochers, c'est comme une géographie pittoresque que je regarde d'abord et dont je convertis ensuite les monuments de framboise ou de vanille en fraîcheur dans mon gosier.* » (III, page 129).
- « *Le violoncelliste [...] se penchait sur sa contrebasse, la palpait avec la même patience domestique que s'il eût épiluché un chou* » (III, page 251) : ce violoncelliste n'était-il pas plutôt un contrebassiste ?
- « *Depuis que M. Brichot avait commencé à parler des réputations masculines, M. de Charlus avait trahi dans tout son visage le genre particulier d'impatience qu'on voit à un expert médical ou militaire quand des gens du monde qui n'y connaissent rien se mettent à dire des bêtises sur des points de thérapeutique ou de stratégie* » (III, page 296).
- « *Notre mémoire est une espèce de pharmacie, de laboratoire de chimie, où on met au hasard la main tantôt sur une drogue calmante, tantôt sur un poison dangereux.* » (III, page 390).
- Saint-Loup devant la photographie d'Albertine « *avait pris l'air raisonnable, prudent, forcément un peu dédaigneux qu'on a devant un malade - eût-il été jusque-là un homme remarquable et votre ami - mais qui n'est plus rien de tout cela, car, frappé de folie furieuse, il vous parle d'un être céleste qui lui est apparu et continue à le voir à l'endroit où vous, homme sain, vous n'apercevez qu'un édredon.* » (III, pages 437-438).
- Saint-Loup était « *comme certaines femmes qui sacrifient résolument leur visage à leur taille et à partir d'un certain moment ne quittent plus Marienbad (pensant que, ne pouvant garder à la fois plusieurs jeunesses, c'est encore celle de la tournure qui sera le plus capable de représenter les autres)* » (III, page 698).
- « *On imagine très bien dans cette famille si ancienne [les Guermantes], un grand seigneur blond doré, intelligent, doué de tous les prestiges et recelant à fond de cale un goût secret, ignoré de tous, pour les nègres.* » (III, page 705).
- « *Une œuvre d'art où il y a des théories est comme un objet sur lequel on laisse la marque du prix* » (III, page 882).
- À Mme de Forcheville, Marcel se nomma, « *et aussitôt, comme si j'avais perdu grâce à ce nom incantateur l'apparence d'arbousier ou de kangourou que l'âge m'avait sans doute donnée, elle me reconnut* » (III, page 950).
- « *Ce moi gardait encore quelque contact avec l'ancien, comme un ami, indifférent à un deuil, en parle pourtant aux personnes présentes avec la tristesse convenable, et retourne de temps en temps dans la chambre où le veuf qui l'a chargé de recevoir pour lui continue de faire entendre ses sanglots.* » (III, page 595).
- « *Le charme apparent, copiable, des êtres m'échappait parce que je n'avais pas la faculté de m'arrêter à lui, comme un chirurgien qui, sous le poli d'un ventre de femme, verrait le mal interne qui le ronge.* » (III, page 718).
- « *Comme par l'ensemencement d'une petite quantité de levure, en apparence de génération spontanée, des jeunes femmes allaient tous les jours coiffées de hauts turbans cylindriques.* » (III, page 723).
- « *Quelquefois on voyait encore les fragments inconnus d'un monde qu'on ne connaissait pas et qui n'étonnaient pas plus que des débris de coquille autour du poussin.* » (III, page 729).
- « *M. de Charlus, se trouvant dans une ville d'où les hommes déjà faits, qui avaient été jusqu'ici son goût, avaient disparu, faisait comme certains Français, amateurs de femmes en France et vivant aux colonies : il avait par nécessité d'abord pris l'habitude, et ensuite le goût des petits garçons.* » (III, page 769).

- Il voyait d'abord dans les soldats anglais « *de simples joueurs de football assez présomptueux pour se mesurer avec des professionnels - et quels professionnels !* » puis « *rien qu'esthétiquement tout simplement des athlètes de la Grèce [...] les jeunes gens de Platon, ou plutôt les Spartiates.* » (III, page 807).
- Dans l'hôtel de Jupien, il était « *enchaîné sur un lit comme Prométhée sur son rocher* » (III, page 815).
- « *Il existe alors chez la femme ce qui existe à l'état inconscient chez les médicaments à leur insu rusés, comme sont les soporifiques, la morphine. Ce n'est pas à ceux à qui ils donnent du sommeil ou un véritable bien-être qu'ils sont absolument nécessaires ; ce n'est pas par ceux-là qu'ils seraient achetés à prix d'or, échangés contre tout ce que le malade possède, c'est par ces autres malades (d'ailleurs peut-être les mêmes, mais, à quelques années de distance, devenus autres) que le médicament ne fait pas dormir, à qui il ne cause aucune volupté, mais qui, tant qu'ils ne l'ont pas, sont en proie à une agitation qu'ils veulent faire cesser à tout prix, fût-ce en se donnant la mort.* » (III, pages 819-820).
- Chez Jupien, Charlus devant un jeune homme « *le fixa des yeux en souriant pendant le temps interminable que mettaient autrefois à vous faire poser les photographes quand la lumière était mauvaise.* » (III, page 826).
- Jupien définit son hôtel où il était obligé d'avoir des « *locataires honnêtes* » : « *Ici, c'est le contraire des Carmels, c'est grâce au vice que vit la vertu.* » (III, page 830).
- Marcel se vit « *comme un aviateur qui a jusque-là péniblement roulé à terre, "décollant" brusquement, je m'élevais lentement vers les hauteurs silencieuses du souvenir.* » (III, page 858).
- Charlus « *laissa sa tête découverte par déférence, avec l'éloquence d'un Bossuet* » (III, page 861) : la comparaison paraît cocasse mais l'était-elle pour Proust?
- Charlus, aphasique, « *arrêtait immédiatement, comme un chef d'orchestre dont les musiciens pataugent, la phrase commencée* » (III, page 861).
- À l'écouter, Marcel constatait : « *J'avais à peine au début distingué ce qu'il disait, de même qu'on commence par ne voir goutte dans une chambre dont tous les rideaux sont clos.* » (III, page 862).
- Le baron « *jetait ses paroles plus fort, comme la marée, les jours de mauvais temps, ses petites vagues tordues.* » (III, page 862).
- Les amateurs d'art, qui sont « *velléitaires et stériles, doivent nous toucher comme ces premiers appareils qui ne purent quitter la terre mais où résidait, non encore le moyen secret et qui restait à découvrir, mais le désir du vol* » (III, page 892).
- Marcel, qui constatait la succession des femmes qu'il avait aimées et oubliées, se disait : « *Je n'étais pas loin de me faire horreur, comme se le ferait peut-être à lui-même quelque parti nationaliste au nom duquel des hostilités seraient poursuivies, et à qui seul aurait servi une guerre où tant de nobles victimes auraient souffert et succombé.* » (III, page 903).
- Il statuait : « *Nous sommes obligés de revivre notre souffrance particulière avec le courage du médecin qui recommence sur lui-même la dangereuse piqûre.* » (III, page 905).
- M. d'Argencourt était « *comme une poupée trépidante, à la barbe postiche de laine blanche* » ; Marcel le voyait « *agité, promené dans ce salon, comme dans un guignol à la fois scientifique et philosophique où il servait, comme dans une oraison funèbre ou un cours en Sorbonne, à la fois de rappel à la vanité de tout et d'exemple d'histoire naturelle.* » (III, page 924).
- « *Cette réalité du millésime d'habitude nous reste abstraite, comme l'apparition de certains arbres nains ou de baobabs géants nous avertit du changement de méridien.* » (III, page 926).
- Chez Bloch, « *ce nez juif disparaissait comme semble presque droite une bossue bien arrangée* » (III, page 953).
- « *La seule présence de ce monocle dans la figure de Bloch dispensait d'avoir à se demander si elle était jolie ou non, comme devant ces objets anglais dont un garçon dit, dans un magasin, que c'est "le grand chic", après quoi on n'ose plus se demander si cela vous plaît.* » (III, page 953).
- « *Bloch était entré en sautant comme une hyène* » (III, page 966).
- La princesse de Nassau « *restait une Marie-Antoinette au nez autrichien, au regard délicieux, conservée, embaumée grâce à mille fards adorablement unis qui lui faisaient une figure lilas.* » (III, page 979).

- « *Puisque les meilleurs écrivains cessent souvent, aux approches de la vieillesse, ou après un excès de production, d'avoir du talent, on peut bien excuser les femmes du monde de cesser, à partir d'un certain moment, d'avoir de l'esprit.* » (III, pages 1004-1005).

- « *La maladie me fait, comme un rude directeur de conscience, mourir au monde* » (III, page 1044).

- « *Le duc de Guermantes [...] avait vacillé sur des jambes flageolantes comme celles de ces vieux archevêques sur lesquels il n'y a de solide que leur croix métallique et vers lesquels s'empressent des jeunes séminaristes gaillards [...] et ne s'était avancé qu'en tremblant comme une feuille, sur le sommet peu praticable de quatre-vingt-trois années, comme si les hommes étaient juchés sur de vivantes échasses, grandissant sans cesse, parfois plus hautes que des clochers, finissant par leur rendre la marche difficile et périlleuse, et d'où tout d'un coup ils tombaient.* » (III, pages 1047-1048).

Cette veine comique se manifesta encore par d'autres moyens.

Parfois, Proust s'abandonna à la fantaisie.

Il inventa ce diplomate qui avait quitté le Quai d'Orsay pour se consacrer à la littérature et avait publié « *un ouvrage relatif au sentiment de l'Infini sur la rive occidentale du lac Victoria-Nyanza et cette année un opuscule moins important, mais conduit d'une plume alerte, parfois même acérée, sur le fusil à répétition dans l'armée bulgare* » (I, page 453).

Il imagina ce rêve de Marcel où « *M. de Charlus avait cent dix ans et venait de donner une paire de claques à sa propre mère, Mme Verdurin, parce qu'elle avait acheté cinq milliards un bouquet de violettes.* » (II, page 986).

Il osa évoquer la « *scène bestiale que, à la parole près, peut faire à une femme un orang-outan qui en est, si l'on peut dire, épris* » (III, pages 193-194).

Il s'amusa à des plaisanteries.

Comme, chez les Verdurin, était annoncée la sonate de Vinteuil, Forcheville demanda : « *Ah ! bigre ! ce n'est pas au moins le "Serpent à Sonates" ? [...] Mais le docteur Cottard, qui n'avait jamais entendu ce calembour, ne le comprit pas et crut à une erreur de M. de Forcheville. Il s'approcha vivement pour la rectifier : "Mais non, ce n'est pas serpent à sonates qu'on dit, c'est serpent à sonnettes", dit-il d'un ton zélé, impatient et triomphal.* » (I, pages 263-264).

La princesse des Laumes, future duchesse de Guermantes, s'étonnait : « *On dit toujours l'esprit des Guermantes, je n'ai jamais pu comprendre pourquoi. Vous en connaissez donc d'autres ?* » (I, page 406).

Elle se moquait, avec Swann, du nom « *Cambremer* » : « *Il finit juste à temps, mais il finit mal - Il ne commence pas mieux. - En effet, cette double abréviation ! - C'est quelqu'un de très en colère et de très convenable qui n'a pas osé aller jusqu'au bout du premier mot. - Mais puisqu'il ne devait pas pouvoir s'empêcher de commencer le second, il aurait mieux fait d'achever le premier pour en finir une bonne fois. Nous sommes en train de faire des plaisanteries d'un goût charmant.* » (I, page 341).

Swann, voulant suivre les déplacements d'Odette, « *se plongeait dans le plus enivrant des romans d'amour, l'indicateur des chemins de fer* » (I, page 293).

Alors qu'autrefois Odette disait à Swann : « *Vous, vous ne serez jamais comme tout le monde* », disait aux autres : « *Il n'est pas régulièrement beau, si vous voulez, mais il est chic : ce toupet, ce monocle, ce sourire !* », maintenant lui disait : « *Ah ! tu ne seras donc jamais comme tout le monde !* », disait aux autres : « *Il n'est pas positivement laid si vous voulez, mais il est ridicule ; ce monocle, ce toupet, ce sourire !* », ce qui soulignait « *la démarcation immatérielle qui sépare à quelques mois de distance une tête d'amant de coeur et une tête de cocu.* » (I, page 320), ce qui pourrait être du Sacha Guitry !

Il raconta comment Mme Blatin qui était allée au Jardin d'Acclimatation où il y avait des Noirs, avait dit à l'un d'eux : « *Bonjour, négro !* », mais s'était fait répondre : « *Moi négro, mais toi chameau !* » (I, page 536).

Le duc de Guermantes montra à Swann une toile qu'il considérait de Vélasquez, et lui demanda : « *À qui l'attribuez vous ?* », ce à quoi il répondit : « *À la malveillance !* » (II, page 580).

Françoise admirait la conduite de Charlus avec Jupien, et s'écriait : « *Ah ! en voilà un homme heureux que ce Jupien* » [...] *Ah ! c'est un si bon homme que le baron, ajoutait-elle, si bien, si dévot, si comme il faut ! Si j'avais une fille à marier et que j'étais du monde riche, je la donnerais au baron les yeux fermés. - Mais, Françoise, disait doucement ma mère, elle aurait bien des maris, cette fille. Rappelez-vous que vous l'avez déjà promise à Jupien. - Ah ! dame, répondait Françoise c'est que c'est encore quelqu'un qui rendrait une femme bien heureuse. Il y a beau avoir des riches et des pauvres misérables, ça ne fait rien pour la nature. Le baron et Jupien, c'est bien le même genre de personnes.* » (II, page 630).

Le duc de Guermantes dit au revoir à Charlus avec attendrissement parce qu'il avait eu des bontés pour les deux fils de sa maîtresse, lui rappela des souvenirs d'enfance et ajouta : « *Ah ! tu as été un type spécial, car on peut dire qu'en rien tu n'as jamais eu les goûts de tout le monde...* », avant de se rendre compte de sa gaffe (II, pages 717, 718).

Charlus se moqua de Mme de Saint-Euverte en prétendant que ce qui l'empêchait de lui parler, « *c'est la sensibilité de mon appareil olfactif. La proximité de la dame suffit. Je me dis tout d'un coup : "Oh ! mon Dieu, on a crevé ma fosse d'aisances", c'est simplement la marquise qui, dans quelque but d'invitation, vient d'ouvrir la bouche. Et vous comprenez que si j'avais le malheur d'aller chez elle, la fosse d'aisances se multiplierait en un formidable tonneau de vidange. [...] On me dit que l'infatigable marcheuse donne des "garden-parties", moi j'appellerais ça "des invites à se promener dans les égouts"* » (II, pages 700-701).

Charlus reçut une lettre où on s'adressait à lui sur un ton très familier et qui se terminait par « *Tout à toi, Pierre* » (III, page 45) ; il se demanda quel prince pouvait ainsi le tutoyer, jusqu'à ce que l'adresse écrite au dos lui apprenne que « *l'auteur de la lettre était le chasseur d'un cercle de jeu où il allait quelquefois* » (III, pages 45-46) qui « *pensait que ce ne serait pas gentil de ne pas tutoyer quelqu'un qui vous avait plusieurs fois embrassé, et vous avait par là - s'imaginait-il dans sa naïveté - donné son affection.* » (III, page 46).

De Morel, qui voulait « *laisser M. de Charlus et Jupien se débrouiller* », Marcel indiqua qu'en fait « *il employait un verbe bien plus cambronnesque.* » (III, page 195).

Charlus déclara au valet de pied des Verdurin : « *Vous, je vous défends de me faire de l'œil comme ça* », et poussa son index sur le bout de son nez en disant : « *Pif !* » (III, page 227).

Gilberte se demanda si Robert « *n'enverrait pas une de ces dépêches dont M. de Guermantes avait spirituellement fixé le modèle : "Impossible venir, mensonge suit"* » (III, page 703).

Dans l'hôtel de Jupien, sortit de la chambre no 3, « *un député de l'Action Libérale* » (III, page 816), trait satirique car l'Action Libérale ou Action Libérale Populaire était un parti politique français de la Troisième République (1901-1919) qui représentait les catholiques ralliés à la République à la demande du pape Léon XIII, trait auquel s'ajoute le fait qu'« *il avait marié sa fille à midi à Saint-Pierre de Chaillot* ».

Le « *mauvais prêtre* » qui se présenta dans l'hôtel de Jupien « *dit sentencieusement : "Que voulez-vous, je ne suis pas (j'attendais "un saint") une ange* », et Jupien lui réclamant le prix de sa chambre osa : « *Pour les frais du culte, Monsieur l'abbé !* » (III, page 829).

Même si Proust prétendit vouloir écarter « *ces paroles que les lèvres plutôt que l'esprit choisissent, ces paroles pleines d'humour, comme on en dit dans la conversation [...] ces paroles toutes physiques qu'accompagne chez l'écrivain qui s'abaisse à les transcrire le petit sourire* » (III, pages 897-898), il ne manqua pas d'émailler son texte de traits d'humour.

Chez un des valets de pied de Mme de Saint-Euverte, « *la dureté de son regard d'acier était compensée par la douceur de ses gants de fil, si bien qu'en approchant de Swann il semblait témoigner du mépris pour sa personne et des égards pour son chapeau.* » (I, page 323).

Lors d'une matinée « *donnée pour la reine d'Angleterre* », Marcel se dit : « *Je pouvais m'approcher sans crainte, je ne serais pas mangé tout cru à la place des sandwiches au chester* » (II, page 663).

À l'hôtel de Balbec, le « *lift* » annonça la visite de « *la marquise de Camembert* » alors que c'était Mme de Cambremer (II, page 805).



Tandis que, pendant la guerre, le maître d'hôtel des Guermantes ne parlait que de victoires, Marcel était cependant « *effrayé de la rapidité avec laquelle le théâtre de ces victoires se rapprochait de Paris.* » (III, page 750).

Morel écrivait des chroniques scandaleuses où il attaquait Charlus, l'appelant « *Frau Bosch* », « *Frau van den Bosch* », « *Tante de Frankfort* » ou « *Gaillard d'arrière* » (III, page 767).

Le duc de Guermantes « *avait cessé de tromper Mme de Guermantes, s'était épris de Mme de Forcheville.* » (III, page 1015) : il est vrai qu'étant au courant elle n'était pas trompée !

Proust sut aussi prolonger des « *running gags* ».

Marcel essaya de se faire présenter au prince de Guermantes, mais chacun de ceux qu'il sollicita s'esquiva (II, pages 638, 644, 649, 652), avant qu'il n'atteignît enfin son but (I, page 654).

Françoise, tourmentée par le maître d'hôtel (III, pages 748-750), l'était toujours cent pages plus loin (III, page 842).

Pendant la guerre, Morel, d'abord déserteur, s'engagea (III, page 768) mais, dénoncé par Charlus qui avait promis de se venger, il fut arrêté car, absurdité de l'administration militaire, on se rendit compte qu'il avait été déserteur et on l'envoya alors sur le front (III, page 852) : « *il s'y conduisit bravement, échappa à tous les dangers et revint, la guerre finie, avec la croix que M. de Charlus avait jadis vainement sollicitée pour lui.* » (III, page 853).

Il ménagea de plaisants quiproquos.

Au restaurant, Marcel entendit « *le propos d'un consommateur* » qui « *au lieu des mots : "Aile de poulet, très bien, un peu de champagne, mais pas trop sec"* » dit : « *J'aimerais mieux de la glycérine. Oui, chaude, très bien.* » ; il ajouta : « *J'avais voulu voir quel était l'ascète qui s'infligeait un tel menu [...] C'était tout simplement un docteur, que je connaissais, à qui un client, profitant du brouillard pour le chambrer dans ce café, demandait une consultation.* » (II, page 408).

À la Raspelière, M. de Verdurin fit à Charlus des excuses pour une faute de protocole qu'avait faite sa femme : « *"Excusez-moi de vous parler de ces riens, car je suppose bien le peu de cas que vous en faites. Les esprits bourgeois y font attention, mais les autres, les artistes, les gens qui en sont vraiment, s'en fichent. Or dès les premiers mots que nous avons échangés, j'ai compris que vous en étiez ! M. de Charlus, qui donnait à cette locution un sens fort différent, eut un haut-le-corps. Après les œillades du docteur, l'injurieuse franchise du patron le suffoquait. "Ne protestez pas, cher Monsieur, vous en êtes, c'est clair comme le jour, reprit M. Verdurin. Remarquez que je ne sais pas si vous exercez un art quelconque, mais ce n'est pas nécessaire. Ce n'est pas toujours suffisant. Dechambre, qui vient de mourir, jouait parfaitement avec le plus robuste mécanisme, mais n'en était pas, on sentait tout de suite qu'il n'en était pas. Brichot n'en est pas. Morel en est, ma femme en est, je sens que vous en êtes...- Qu'alliez-vous me dire?" interrompit M. de Charlus, qui commençait à être rassuré sur ce que voulait signifier M. Verdurin, mais qui préférait qu'il criât moins haut ces paroles à double sens.* » (II, page 941).

Après avoir recueilli « *une petite fille pauvre* » à laquelle il « *remit un billet de cinq cents francs* » (III, page 432), Marcel fut, sur la plainte des parents, convoqué chez le chef de la Sûreté où il reçut un « *savon extrêmement violent* » (III, page 443) ; puis, comme « *un inspecteur était venu s'informer si je n'avais pas l'habitude d'avoir des jeunes filles chez moi, que le concierge, croyant qu'on parlait d'Albertine, avait répondu que si, et que, depuis ce moment, la maison semblait surveillée* », « *que le détournement de mineures pouvait s'appliquer aussi à Albertine* », « *ma vie me parut barrée de tous les côtés* » (III, page 444).

Plus tard, il reçut ce télégramme : « *Mon ami, vous me croyez morte, pardonnez-moi, je suis très vivante, je voudrais vous voir, vous parler mariage, quand revenez-vous? Tendrement, Albertine.* » alors que, la poste ayant fait une erreur dans la signature, il avait été, en fait, envoyé par Gilberte (III, page 656).

Enfin l'immense malentendu qu'est l'amour est raconté comme un quiproquo de théâtre.

Proust, qui avait une verve bouffonne liée à un don de mimétisme, dessina des figures ridicules, des fantoches qui sont parfois poussés jusqu'à la caricature, qui s'imposent à nous par ce qu'ils ont d'absurde. Il poursuivit de sa moquerie et de son ironie, parfois même de sa roserie féroce :

- les Verdurin (riches bourgeois qui se voulaient amateurs d'art), Norpois (diplomate dont les propos étaient des plaisanteries : « *Comment ! vous allez de nouveau à Balbec? Mais vous êtes un véritable globe-trotter !* » dit-il à Marcel [I, page 225], les discours des labyrinthes) ;

- Cottard (lourdaud qui ne comprenait ni la peinture d'Elstir ni la musique de Vinteuil, qui avait le goût des « *locutions toutes faites* », qui attendait, pour donner son avis, qu'on le renseigne sur la valeur du spectacle, qui, comme il ne savait jamais si son interlocuteur était sérieux ou non, figeait à tout hasard sur sa physionomie « *un sourire conditionnel et provisoire dont la finesse expectante le disculperait du reproche de naïveté* » [ce qui fit que, lors du dîner à la Raspelière, il regarda Charlus avec insistance pour nouer une conversation avec lui, au point que celui-ci vit en lui un « *pareil à lui* » (II, page 919) avant d'être désillusionné ], qui prouvait sa bêtise en prenant tout au pied de la lettre, qui « *répétait des calembours ineptes* » : « *Je veux bien que vous preniez quelques potages, puis des purées, mais toujours au lait, au lait. Cela vous plaira, puisque l'Espagne est à la mode, ollé ! (Ses élèves connaissaient bien ce calembour qu'il faisait à l'hôpital chaque fois qu'il mettait un cardiaque ou un hépatique au régime lacté.)* » [I, page 498] - « *C'est ici que les Athéniens s'atteignirent* », [II, page 959]), et qui, même s'il s'était révélé un médecin compétent, fut encore quelque peu risible quand, observant Albertine et Andrée qui dansent étroitement serrées, il demanda : « *Sont-elles jolies au moins? Je ne distingue pas leurs traits [...] j'ai oublié mon lorgnon et je ne vois pas bien* », mais put cependant statuer : « *Elles sont certainement au comble de la jouissance. On ne sait pas assez que c'est surtout par les seins que les femmes l'éprouvent. Et, voyez, les leurs se touchent complètement.* » [II, pages 795-796]) ;

- le professeur E... qui avait, non sans réticence, examiné la grand-mère de Marcel, mais qui, le rencontrant chez les Guermantes, s'accrocha à lui, se fit confirmer la mort de la grand-mère, et continua en lui donnant mécaniquement des conseils (II, page 640) ;

- le prince de Guermantes qui, « *quand il était officier, ayant une rage de dents épouvantable, avait préféré rester à souffrir plutôt que de consulter le seul dentiste de la région qui était juif, et qui plus tard avait laissé brûler une aile de son château où le feu avait pris, parce qu'il aurait fallu demander des pompes au château voisin qui est aux Rothschild* » (II, page 581) ;

- « *les célibataires de l'Art* », « *qui n'extraient rien de leur impression, vieillissent inutiles et insatisfaits [...] ont les chagrins qu'ont les vierges et les paresseux [...] croient accomplir un acte en hurlant à se casser la voix : "Bravo, bravo" après l'exécution d'une œuvre qu'ils aiment [...] font de grands gestes, des grimaces, des hochements de tête quand ils parlent d'art. "J'ai été à un concert où on jouait une [le mot est resté en blanc]. Je vous avouerai que ça ne m'emballait pas. On commence le quatuor. Ah ! mais, nom d'une pipe ! ça change (la figure de l'amateur à ce moment-là exprime une inquiétude anxieuse comme s'il pensait : "Mais je vois des étincelles, ça sent le roussi, il y a le feu"). Tonnerre de Dieu, ce que j'entends là c'est exaspérant, c'est mal écrit, c'est épastrouillant, ce n'est pas l'œuvre de tout le monde."* [...] "Et, mon vieux, [...] moi, c'est la huitième fois que je l'entends, et je vous jure bien que ce n'est pas la dernière". Et, en effet, comme ils n'assimilent pas ce qui dans l'art est vraiment nourricier, ils ont tout le temps besoin de joies artistiques, en proie à une boulimie qui ne les rassasie jamais. Ils vont donc applaudir longtemps de suite la même œuvre, croyant de plus que leur présence réalise un devoir, un acte, comme d'autres personnes la leur à une séance de conseil d'administration, à un enterrement.» (III, page 892).

Devant tant de cruauté, on peut, avec Jean Cocteau, regretter que « la magnifique intelligence de Proust s'est surtout plu à peindre la bêtise. Ce qui fatigue à la longue. »

Or, même si ce ne fut évidemment pas le but de Proust, Marcel lui-même est ridicule par sa constante pusillanimité, la perpétuelle niaiserie qui lui fait commettre de grosses maladresses comme, par exemple, avec Charlus quand, comme l'aristocrate avait pris un chapeau « *au fond duquel il y avait un G et une couronne ducale* » (II, page 277), il crut à une erreur qu'il lui signala ; quand il lui parla de « *cet idiot de duc de Guermantes* », ne sachant pas que c'était son frère (II, page 278).

Proust conçut encore des délires comme celui de Mme Verdurin voulant non seulement que Charlus soit « Prussien » mais de surcroît un espion allemand : « *Pendant deux ans, Charlus n'a pas cessé d'espionner chez moi.* » (III, page 765) ; évoquant la localisation de la Raspelière, elle ajoutait : « *Il était sûrement chargé par les Allemands de préparer là une base pour leurs sous-marins. [...] Il avait préféré habiter Doncières où il y a énormément de troupe. Tout ça sentait l'espionnage à plein nez.* » (III, page 766).

Il arrangea des scènes burlesques.

Quand Swann frappa à une fenêtre pour surprendre Odette, il se trouva devant « *deux vieux messieurs étaient à la fenêtre, l'un tenant une lampe, et alors, il vit la chambre, une chambre inconnue. [...] Il s'éloigna en s'excusant.* » (I, page 275).

À Balbec, la princesse de Luxembourg s'était fait présenter Marcel et sa grand-mère, et, dans son désir d'être aimable avec ces gens qu'elle estimait au-dessous d'elle, « *ses regards s'imprégnèrent d'une telle bonté que je vis s'approcher le moment où elle nous flatterait de la main comme deux bêtes sympathiques qui eussent passé la tête vers elle, à travers un grillage, au jardin d'Acclimatation.* » (I, page 699).

Comme Marcel se prétendit « *pas chatouilleux* », Albertine voulut le mettre à l'épreuve ; à ce moment-là, entra Françoise qui, tenant une lampe au-dessus d'eux « *avait l'air de la "Justice éclairant le Crime"* » et demanda : « *Faut-il que j'éteigne ?* » (II, page 360).

De la rencontre entre Charlus et Jupien où l'un « *allait, venait, regardait dans la vague de la façon qu'il pensait mettre le plus en valeur la beauté de ses prunelles, prenait un air fat, négligent, ridicule* », tandis que l'autre « *donnait à sa taille un port avantageux, posait avec une impertinence grotesque son poing sur la hanche, faisait saillir son derrière, prenait des poses avec la coquetterie qu'aurait pu avoir l'orchidée pour le bourdon* » (II, pages 604), il est dit cependant : « *Cette scène n'était, du reste, pas positivement comique, elle était empreinte d'une étrangeté, ou si l'on veut d'un naturel, dont la beauté allait croissant.* » (II, page 605).

M. Nissim Bernard se retrouva « *l'œil poché* » pour s'être intéressé à un garçon qui « *ne détestait pas condescendre aux goûts de certains messieurs* » mais avait un jumeau (ils se ressemblaient comme deux tomates, d'où « *la tomate no 2* ») qui « *se plaisait avec frénésie à faire exclusivement les délices des dames* », et, un jour, s'être trompé de « *tomate* » ! (II, pages 854-855).

Le prince de Guermantes avait, au "Palace" de Maineville, « *une maison de prostitution* », donné à Morel un rendez-vous dont Charlus eut vent : il fit venir Jupien pour qu'il obtienne qu'on les cachât et qu'ils puissent ainsi assister à la scène ; mais Morel, qui était « *avec trois dames* », ayant été prévenu que « *deux messieurs avaient payé fort cher pour le voir* », resta « *paralysé par la stupeur* » quand il vit le baron (II, pages 1077-1081). Le lendemain, un autre rendez-vous fut donné par le prince de Guermantes dans la villa qu'il habitait, et, cette fois, Morel vit une photographie de Charlus et, « *fou de terreur* », s'enfuit. (II, pages 1081-1082).

Charlus fit à Morel une scène parce que la nièce du giletier, sa fiancée, avait dit : « *C'est cela, venez demain, je vous paierai le thé* », et qu'il trouvait « *cette expression bien vulgaire pour une personne dont il comptait faire presque sa belle-fille* », continuant « *sur le ton le plus insolent, le plus orgueilleux* » : « *Le "toucher", qui, je le vois, n'est pas forcément allié au "tact", a donc empêché chez vous le développement normal de l'odorat, puisque vous avez toléré que cette expression fétide de payer le thé, à 15 centimes je suppose, fit monter son odeur de vidanges jusqu'à mes royales narines ? Quand vous avez fini un solo de violon, avez-vous jamais vu chez moi qu'on vous récompensât d'un pet, au lieu d'un applaudissement frénétique ou d'un silence plus éloquent encore parce qu'il est fait de la peur de ne pouvoir retenir (non ce que votre fiancée vous prodigue) mais le sanglot que vous avez amené au bord des lèvres ?* » (III, page 44).

Dans l'hôtel de Jupien, on découvrit « *une croix de guerre qui avait été trouvée par terre, et [dont] on ne savait pas qui l'avait perdue, à qui la renvoyer pour éviter au titulaire une punition* » (III, page 820), croix de guerre dont Marcel, de retour à la maison, apprit de Françoise que Saint-Loup était venu la chercher (III, page 841).

Le comble du grotesque fut évidemment atteint avec la flagellation grand-guignolesque de Charlus (III, 811-832). Mais est-on encore dans la veine comique ?

Proust atteignit parfois à la qualité de la grande comédie : devant Swann, qui venait lui annoncer qu'il était atteint d'un mal incurable, la duchesse de Guermantes, en nouvelle Célémène qui s'apprêtait à aller dîner, fut prise entre un devoir mondain et un devoir humain ; elle quitta Swann, qui allait mourir, pour aller à son dîner !

Ainsi a été bien montré le génie comique de Proust, son fin sourire sans commentaire devant le spectacle de la vanité, son analyse au microscope des mimiques, des jeux de scène, des dialogues de la gigantesque farce qu'était le « monde », sa verve bouffonne dans l'observation des tics, des manies, verve parfois même un peu outrée (il ne fut pas toujours de bon goût, en bouffonnant sur les défauts physiques des gens, en pouffant mesquinement sur les moustaches de Mme de Cambremer), son humour féroce exercé, par exemple, sur un snobisme qu'il a d'ailleurs vécu lui-même, son ironie mordante sur ce que Sartre allait appeler les comportements de mauvaise foi, sa satire cruelle de certains milieux sociaux qu'il avait bien connus. 'À la recherche du temps perdu' est bien une véritable comédie humaine.

---

## D'énormes invraisemblances

Si, de temps en temps, l'intérêt du lecteur est réveillé par des scènes intéressantes, elles sont souvent peu crédibles. On a en effet du mal à admettre ces différentes situations :

Marcel assista à la conversation entre Mlle Vinteuil et son amie à Montjouvain (I, pages 159-163).

Albertine a été la camarade de Gilberte au « cours » (I, page 512) et avait été « presque élevée » par l'amie de Mlle Vinteuil (III, page 75).

À Balbec, Marcel et Saint-Loup, entendirent les propos d'un antisémite qui se révéla être le juif Bloch (I, page 738).

La jeune fille qu'était Albertine put, à cette époque, vivre avec son amoureux dans l'appartement des parents de celui-ci (II, pages 10-414).

Alors que Marcel marchait avec Charlus, M. Bloch père passa fortuitement au moment où ils parlaient justement de son fils, ils rencontrèrent Mme Sazerat (II, page 289) et survint M. d'Argencourt (II, page 292).

Marcel put épier la rencontre entre Charlus et Jupien à l'hôtel de Guermantes (II, pages 604-607) et, devant cette énigme possible à percer, ce jeune homme innocent montra soudain un grand savoir sur l'homosexualité masculine, émit même toute une savante théorie, ce qui est une nette invraisemblance psychologique (II, pages 615-632) !

Le duc de Chatellerauld retrouva en l'huissier de la princesse de Guermantes celui qui, la veille, sur les Champs-Élysées, avait été son partenaire (II, pages 634, 636).

Nissim Bernard connut de rocambolesques déboires avec les frères « tomates » (II, pages 854-855).

À la gare de Doncières, Marcel tomba sur Charlus qui lui demanda d'appeler pour lui un militaire qui se trouvait sur le quai d'en face, dans lequel, surpris, il reconnut le fils du valet de chambre de son oncle, se disant : « *La disproportion sociale à quoi je n'avais pas pensé d'abord était trop immense* », le baron ne prenant finalement pas le train pour Paris, mais, par un « revirement » subit, disparaissant avec Morel (II, page 861).

Charlus eut des relations avec Aimé, le maître d'hôtel de Balbec, et avec le valet de pied (II, pages 990-993).

Ce jaloux qu'était Marcel fit à Albertine le cadeau d'une automobile (II, page 996) : que n'en eût-il acheté une pour lui d'abord ? plus loin un yacht est aussi envisagé !

Il entendit « *les sanglots qu'un homme, qui était assis sur une borne, cherchait à réprimer* », un homme « *au visage inondé de pleurs* » et qui était nul autre que... Morel (III, page 194).

Marcel retrouva Gilberte par un enchaînement incroyable de circonstances : lors d'une promenade au Bois un dimanche de Toussaint, il remarqua « *un groupe de trois jeunes filles* » (III, page 562), dont l'une, quelques jours plus tard, lui lança en passant « *un premier regard, puis m'ayant dépassé, et retournant la tête vers moi, un second qui acheva de m'enflammer* » (III, page 563). Un concierge lui indiqua son nom : « *Mlle Déporcheville* », qu'il rétablit en « *d'Éporcheville, c'est-à-dire le nom de la*

jeune fille d'excellente famille, et apparentée vaguement aux Guermantes, dont Robert m'avait parlé pour l'avoir rencontrée dans une maison de passe » (III, page 563). Cependant, Saint-Loup, à qui il avait télégraphié, lui répondit que celle qu'il avait rencontrée était une « *De l'Orgeville [...] petite, brune, boulotte, est en ce moment en Suisse* ». Marcel regretta : « *Ce n'était pas elle.* » (III, page 566). Or, chez les Guermantes où il était allé pour présenter son article paru dans "Le Figaro", il vit nulle autre que « *la jeune fille blonde que j'avais crue pendant vingt-quatre heures être celle dont Saint-Loup m'avait parlé* » (III, page 573) : c'était Mlle de Forcheville, c'est-à-dire Gilberte Swann !

À Venise, Marcel put courir jusqu'à la gare (III, page 655) alors qu'elle se trouve sur la terre ferme, à Mestre.

En 1916, se produisit tout un festival d'in vraisemblances. D'abord, la nuit, sur les boulevards, Marcel rencontra Charlus (III, page 763). Puis, ayant soif et tous les bars étant fermés, il chercha un hôtel, en trouva un d'où il lui sembla voir sortir Saint-Loup (III, page 810). À l'intérieur, il écouta une conversation entre des militaires et des ouvriers qui lui fit croire qu'« *un crime atroce allait y être consommé si on n'arrivait pas à temps pour le découvrir et faire arrêter les coupables* » (III, pages 811, 812). Il vit le patron entrer, « *chargé de plusieurs mètres de grosses chaînes de fer capables d'attacher plusieurs forçats* » (III, page 814). Cela excita sa « *curiosité* » au point qu'après avoir obtenu une chambre, il en sortit pour monter à l'étage supérieur, aller jusqu'à « *une chambre qui était isolée au bout d'un couloir* » d'où lui « *semblèrent venir des plaintes étouffées. Je marchai rapidement dans cette direction et appliquai mon oreille à la porte. "Je vous en supplie, grâce, pitié, détachez-moi, ne me frappez pas si fort, disait une voix. Je vous baise les pieds, je m'humilie, je ne recommencerai pas. Ayez pitié. - Non, crapule, répondit une autre voix, et puisque tu gueules et que tu te traînes à genoux, on va t'attacher sur le lit, pas de pitié", et j'entendis le bruit du claquement d'un martinet, probablement aiguisé de clous, car il fut suivi de cris de douleur. Alors je m'aperçus qu'il y avait dans cette chambre un œil-de-bœuf latéral dont on avait oublié de tirer le rideau ; cheminant à pas de loup dans l'ombre, je me glissai jusqu'à cet œil-de-bœuf, et là, enchaîné sur un lit comme Prométhée sur son rocher, recevant les coups d'un martinet en effet planté de clous que lui infligeait Maurice, je vis, déjà tout en sang, et couvert d'ecchymoses qui prouvaient que le supplice n'avait pas lieu pour la première fois, je vis devant moi M. de Charlus. / Tout d'un coup la porte s'ouvrit et quelqu'un entra qui heureusement ne me vit pas, c'était Jupien. Il s'approcha du baron avec un air de respect et un sourire d'intelligence : "Hé bien, vous n'avez pas besoin de moi?" Le baron pria Jupien de faire sortir un moment Maurice. Jupien le mit dehors avec la plus grande désinvolture. "On ne peut pas nous entendre?" dit le baron à Jupien, qui lui affirma que non. [...] "Une seconde", interrompit Jupien, qui avait entendu une sonnette retentir à la chambre no 3.» (III, pages 815-816).*

Celui qui a perdu sa croix de guerre dans cette maison de passe pour homosexuels est... Saint-Loup (III, page 841).

Marcel, alors qu'il se rendait à la matinée chez le prince de Guermantes, rencontra Charlus sur les Champs-Élysées (III, page 859).

Le prince de Guermantes a donné des rendez-vous à Morel (III, pages 1078-1082).

Proust a donc ménagé dans "À la recherche du temps perdu" de nombreuses « reconnaissances », même si, avec toujours la même duplicité, il prétendit qu'elles sont le « *pauvre expédient des œuvres factices* », avant qu'à l'occasion de la rencontre dans la gare de Doncières, il ait statué que « *les "reconnaisances" exprimeraient au contraire une part importante de la vie, si on savait aller jusqu'au romanesque vrai* » (II, page 861). Il a recouru à des surprises de roman-feuilleton comme celle du télégramme qu'aurait envoyé Albertine : « *Mon ami, vous me croyez morte, pardonnez-moi, je suis très vivante, je voudrais vous voir, vous parler mariage, quand revenez-vous? Tendrement, Albertine.* » (III, page 641) et qui l'avait été en fait par Gilberte : comment croire à l'erreur commise par la poste dans la signature (III, page 656)? comment le mot « Gilberte » aurait-il pu se transformer en « Albertine »?

On constate aussi, ce qui révèle chez Proust un souci marqué et paradoxal du romanesque, qu'il n'a pas craint d'inventer les épisodes les plus rocambolesques qui furent ajoutés d'ailleurs à l'étape de la dactylographie. Ne fait-il pas dire à Marcel : « *Le théâtre du monde dispose de moins de décors que d'acteurs et de moins d'acteurs que de "situations".* » (II, page 862)?

Mais le comble de l'invraisemblance réside dans la métamorphose que Proust fait connaître à l'auteur de petites compositions françaises dont l'une est devenue un article qui a été publié dans "Le Figaro" qui peut envisager à la fin l'écriture d'un roman qui est nul autre qu'"À la recherche du temps perdu"!

---

## De regrettables étourderies

On dit que le texte immense d'"À la recherche du temps perdu" le romancier l'a travaillé et retravaillé, sans cesse corrigé. Mais il a avoué : « *J'écris au galop, j'ai trop à dire* » Et, en effet, il ne s'est pas rendu compte de maladresses telles que les suivantes :

- Dès '*Du côté de chez Swann*', il est fait mention d'« *un giletier et sa fille* » (I, page 20) et il est encore question plus loin, à différentes reprises de « *la fille de Jupien* » (II, page 862), alors que, le plus souvent et le plus vraisemblablement, le personnage est sa « *nièce* ».

- Dans l'épisode de la madeleine, Proust glissa du thé offert par la mère à l'hésitation, dans le cas de tante Léonie, entre le thé ou et le tilleul puis au seul tilleul. (I, pages 44-47).

- Sur le front de la tante de Marcel des « *vertèbres transparaisaient comme les pointes d'une couronne d'épines ou les grains d'un rosaire* » (I, page 52), négligence qui, dit-on, aurait (avec son célèbre jugement : « *Il y a trop de duchesses* ») conduit Gide, lecteur chez Gallimard, à rejeter le manuscrit !

- Gilberte devant être née en octobre ou novembre 1880, il devrait être fait allusion à la grossesse d'Odette dans "*Un amour de Swann*", et on peut s'étonner qu'alors qu'elle vient d'avoir un enfant elle puisse se permettre de faire une croisière qui dure deux ans.

- Durant la soirée chez Mme de Villeparisis, Bloch fit mention de la guerre russo-japonaise (II, page 220). Or cette guerre eut lieu en 1904 et 1905 tandis que la soirée eut lieu en 1897, certainement avant 1899 puisqu'on y parla de Dreyfus comme étant encore sur l'Île du Diable et qu'il en était revenu cette année.

- Mme Verdurin est qualifiée d'antidreyfusiste (« *chez elle un antisémitisme bourgeois et latent s'était réveillé et avait atteint une véritable exaspération* » [II, page 252]) puis, agissant « *en farouche radicale* », elle est hostile aux « *calotins* » (II, page 583), tient un « *salon dreyfusien* » (II, page 744), où, « *comme en ces véritables séances de Salut Public (si le monde avait pu s'intéresser à l'affaire Dreyfus) se réunissaient Picquart, Clemenceau, Zola, Reinach et Labori* » (II, page 747).

- le grain de beauté d'Albertine se déplace de la lèvre au menton pour arriver au-dessous de l'œil.

- Au début de la soirée chez elle, Mme Verdurin sous-entendit clairement que Cottard était mort depuis quelque temps déjà, bien que son trépas ait été assez soudain, et elle consultait un de ses élèves (III, page 241). Or cette soirée se déroulait tout au plus quelques semaines après le départ de Marcel et d'Albertine de Balbec où Cottard avait l'air bien portant. D'autre part, Marcel rapporta qu'aux obsèques d'un autre fidèle du « *clan* », Saniette, quelques années après cette soirée, il apprit de Cottard (ressuscité?) qu'une rente avait été payée secrètement à Saniette par les Verdurin. Enfin, surtout, Cottard devint plus tard colonel-médecin pendant la guerre et mourut de surmenage (III, page 769).

- Durant la même soirée, après le concert, Saniette fut renvoyé par M. Verdurin et souffrit d'une attaque aussitôt qu'il le quitta. Marcel relata qu'il mourut quelques semaines plus tard des suites de cette attaque. Or (voir la note ci-dessus) plus tard lors de la soirée, il indiqua que Saniette était mort quelques années après la soirée.

- Toujours durant la soirée chez les Verdurin, il était clair que Mme de Villeparisis était morte. Pourtant, une fois rentré chez lui, Marcel inclut son salon dans la liste des salons qu'il aurait pu visiter s'il n'avait pas été chez les Verdurin ce soir-là.

- Mme Verdurin recevait chez elle le peintre Elstir qui se faisait appeler « *Monsieur Biche* », mais, plus tard, s'écria : « *Elstir ! Vous connaissez Tiche ?* » (II, page 938) et déclara : « *On ne l'appelait chez nous que Monsieur Tiche* » (III, page 714).

- Dans '*La prisonnière*', Marcel rapporta la mort de Bergotte quelques heures après avoir rencontré Albertine (III, page 182). Or il fut ressuscité dans '*Albertine disparue*' quand il déclara avoir bien aimé

l'article de Marcel publié dans "Le Figaro" après la mort d'Albertine. Il apparut aussi au début du "Temps retrouvé".

- Mme de Villeparisis, dont la mort avait été rapportée, fut revue dînant avec Monsieur de Norpois à Venise, quand Marcel visita cette ville avec sa mère quelque temps après la mort d'Albertine (III, pages 630-634).

- Marcel rencontra Charlus trois ans après le début de la guerre, donc en 1917 et laissa entendre que la mort du baron allait survenir plus de dix ans après cette rencontre, donc après 1927. Or Proust lui-même mourut en 1922 !

- Lors de la matinée chez le prince de Guermantes, Marcel se vit invité à dîner par Gilberte (III, page 931) puis, quarante-neuf pages plus loin (III, page 980), on lit : « *Une grosse dame me dit un bonjour* », devant laquelle il lui fallut du temps pour reconnaître Gilberte.

- Marcel trouvait Mme de Forcheville, c'est-à-dire Odette, « *pareille à celle d'autrefois* » (III, page 948) puis elle avait « *l'air d'une rose stérilisée* » (III, page 950).

- Il en fut de même du duc de Guermantes au sujet duquel il nota : « *J'admiraïs qu'il était presque le même et seulement plus blanc, étant toujours aussi majestueux et aussi beau* » (III, page 1007), alors que, plus tard, il dit de lui : « *Je ne l'avais pas aperçu et je ne l'eusse sans doute pas reconnu, si on ne me l'avait clairement désigné. Il n'était plus qu'une ruine.* » (III, page 1017).

- Il y eut aussi, lors de cette matinée chez le prince de Guermantes, où devait être donné un « *concert mondain* » (III, page 856) que Proust oublia, des personnages morts auparavant qui reparurent !

Il est vrai que ces derniers exemples sont extraits du "Temps retrouvé", tome que Proust n'a pu corriger. Mais son frère, Robert, et Jacques Rivière étaient censés avoir fait ce travail !

---

## Conclusion

"À la recherche du temps perdu", roman fleuve autobiographique à la trame complexe, au déroulement lent, à la structure désordonnée, au texte trop sinueux, où le point de vue subjectif pourtant affirmé n'est pas respecté, ne peut que difficilement être considéré comme un roman, parce que son action, étant sans exposition, sans nœud, sans intrigue, ne présente guère d'intérêt, et que l'auteur a plus accumulé des matériaux qu'il n'a su les organiser, nombre d'entre eux ne semblant pas s'imposer dans la logique narrative. Si Marcel admirait dans "François le champi" « *les procédés de narration destinés à exciter la curiosité ou l'attendrissement* », Proust ne sut guère les mettre en œuvre lui-même ou plutôt ne s'en soucia nullement. Il n'était guère romancier, si l'on désigne par ce mot un écrivain soucieux, avant tout, de raconter une histoire, de donner consistance à un univers fictif. Son œuvre ne marqua pas un progrès par rapport à l'art du roman de la fin du XIXe siècle : elle fut autre chose.

Ce livre est beaucoup trop un essai, un recueil de réflexions s'exerçant sur les perceptions, les souvenirs et les rêves ; sur l'amour et la jalousie ; sur la mémoire et le temps ; sur l'art et spécialement la littérature.

C'est en tout cas un immense déversoir de ce qu'a vécu et pensé l'auteur, qui impressionne d'ailleurs avant tout par les trois mille pages qu'il occupe et dont s'enorgueillissent les snobs littéraires pour qui il s'agit d'« en être », d'être de ceux qui non seulement ont lu Proust, mais le relisent, ce qui leur permet de se poser un peu là dans ces dîners en ville et ces salons si chers à leur idole !

*André Durand*

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)

